

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

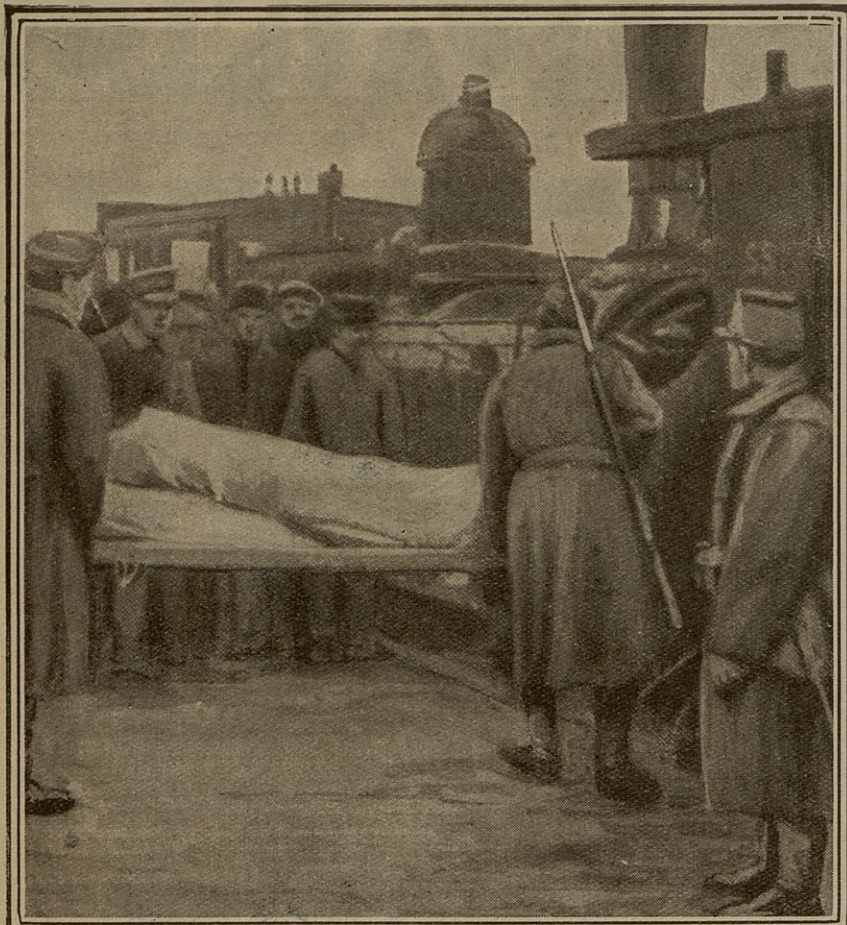
Amiral Gauchet

COMMANDANT EN CHEF
DE LA PREMIÈRE ARMÉE NAVALE.

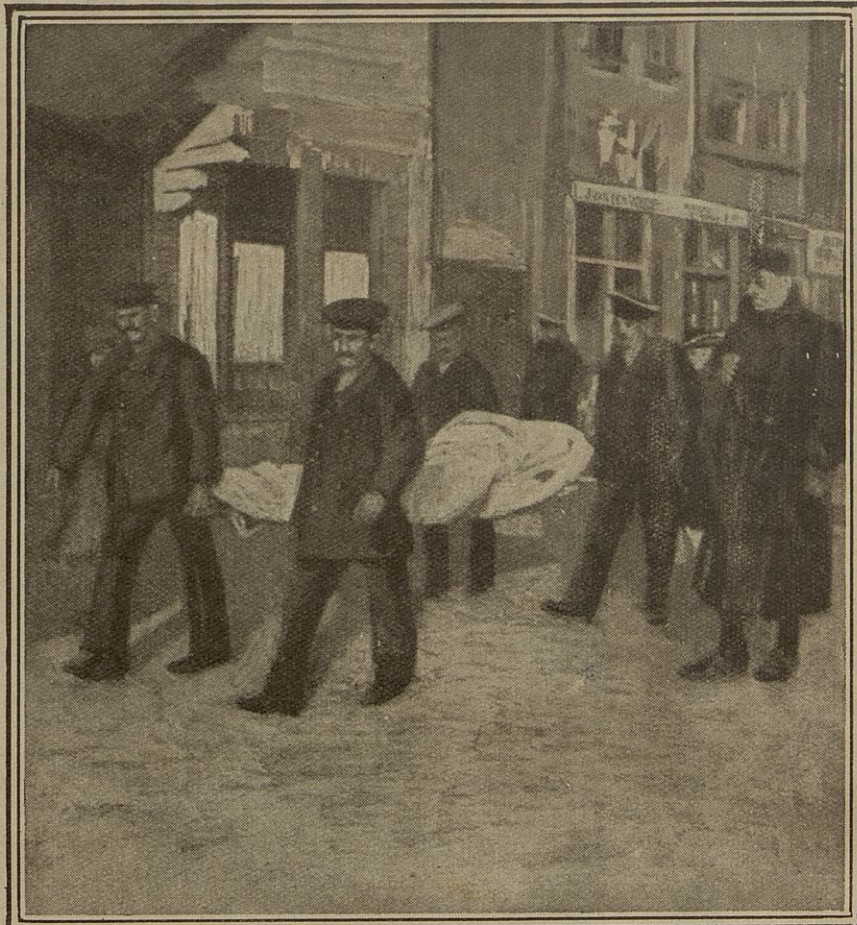
Abonnement pour la France... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20 Frs

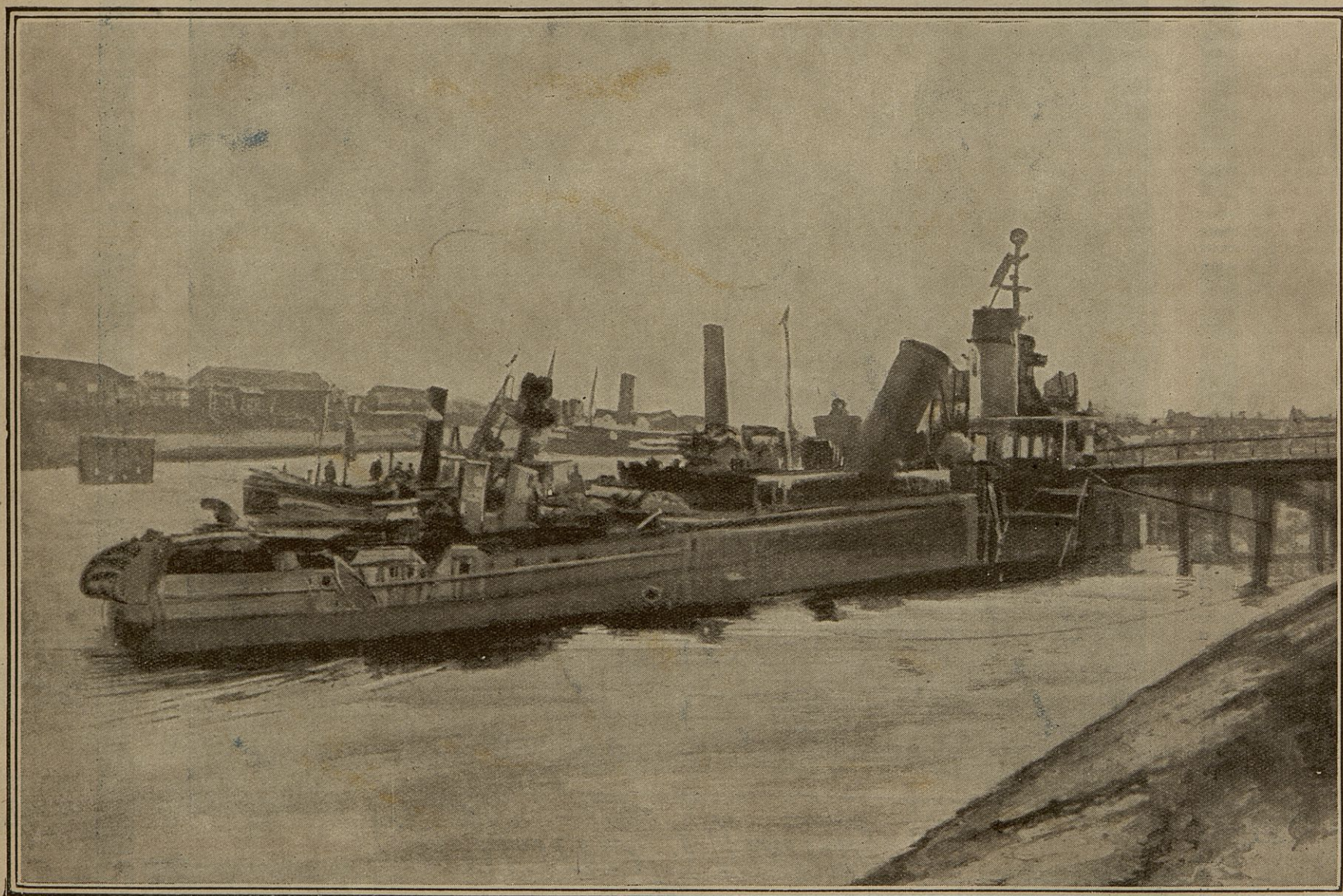
UNE ÉPAVE ALLEMANDE DU COMBAT DE ZEEBRUGGE



Sur les cent soixante hommes de l'équipage du « V-69 » une soixantaine seulement ont pu échapper à la mort ; les blessés furent nombreux ; en voici un qui est transporté au train.



Des marins hollandais portant sur un brancard le cadavre d'un matelot allemand. Les survivants du « V-69 » étaient profondément abattus et épuisés ; la terreur était peinte sur leur visage.



Dans la nuit du 22 au 23 janvier, l'escadre légère anglaise rencontra sortant de Zeebrugge une flottille ennemie et lui infligea une sévère leçon ; six ou sept torpilleurs allemands furent coulés ; le contre-torpilleur « V-69 », dont nous donnons ici la photographie dans le port d'Ymuiden, put échapper et se réfugier dans le port hollandais, mais dans un piteux état comme on peut en juger ; les mâts et les cheminées avaient été démolis par les obus anglais ; le capitaine avait été tué ; le pont était encombré de cadavres complètement gelés.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 25 Janvier au 1^{er} Février

DEPUIS longtemps il ne se livrait sur le front belge que des luttes d'artillerie plus ou moins violentes : le puissant armement et la vigilance de nos alliés n'encourageaient pas les Allemands à lancer leur infanterie en de grosses aventures. D'ailleurs, grâce aux inondations de l'Yser, le pays est toujours couvert d'eau. Ils se sont pourtant décidés le 30 à en tenter une, au sud de Hetsas, le gel leur ayant facilité l'opération ; des forces assez nombreuses ont été jetées après une préparation sévère contre les lignes belges, mais, rudement accueillies par les batteries belges et anglaises, elles n'ont pu atteindre les premières tranchées et ont dû abandonner l'attaque, laissant de nombreux cadavres sur le terrain. Le lendemain, de nouvelles tentatives de l'infanterie allemande se produisent à l'est de Pervyse, au sud de Noordschoote, avec l'appui de l'artillerie, mais elles sont repoussées.

Activité toujours grande sur le front britannique et continuation de la tactique avantageuse des coups de main. Le 25, nos alliés en exécutent un dans la région d'Hulluch ; ils détruisent un abri, font subir de fortes pertes à l'ennemi et lui prennent des prisonniers. Des opérations analogues tentées par les Allemands échouent ; ils n'ont pas la manière. Le 26 et le 27, même travail, suivi de bons résultats, contre les positions allemandes à l'est de Loos, puis au nord-est de Vermelles, à deux reprises. Mais, ce jour-là, une affaire plus importante est signalée. Dans la matinée nos alliés attaquent les abords du Transloy. Tous leurs objectifs sont atteints ; ils enlèvent une partie dominante de la position ennemie, et font 350 prisonniers dont 6 officiers. Les Boches tentent vainement, en de violentes contre-attaques, de leur reprendre quelque chose.

Cette action se déroule par un froid intense qui n'affaiblit en rien l'assurance et l'intrépidité de nos alliés. Elle coïncide avec la célébration de l'anniversaire du kaiser, aussi les tommies s'en donnent-ils à cœur-joie. Depuis un certain temps on ne parlait plus de cette région de Bapaume, dont le Transloy est la principale défense. Le Transloy est un centre assez considérable entre Péronne, Bapaume et Albert, un gros bourg qui comptait 1.064 habitants ; il appartient, comme d'ailleurs Bapaume, au Pas-de-Calais. Par son altitude, il constitue une excellente position ; aussi les Allemands l'ont-ils fortifié avec soin. Les maisons en sont organisées défensivement, et de vastes systèmes de tranchées en couvrent les approches. C'est le boulevard avancé de Bapaume, et nos ennemis feront l'impossible pour n'en être pas chassés. Le 31, nos alliés annoncent qu'ils ont fait 31 prisonniers de plus sur leur nouveau front du Transloy, et qu'ils ont repoussé de petites attaques contre leurs postes vers Beaucourt et à l'ouest de Serre. Là aussi ils font quelques prisonniers. L'artillerie donne toujours beaucoup de part et d'autre.

En même temps que l'on se bat au Transloy, d'autres troupes britanniques opèrent au nord-est de Neuville-Saint-Vaast ; elles détruisent des abris et les hommes qui s'y trouvent. Nos alliés n'ont à enregistrer que des pertes insignifiantes. Le 28, ils reviennent à la charge contre les mêmes tranchées et en ramènent un certain nombre de prisonniers. Ils réussissent également au nord-est de Festubert. Petites, mais bonnes affaires encore, le 29, au nord de Vermelles et au nord-est d'Armentières ; le 30, c'est dans la région de la butte de Warlencourt et à l'est de Souchez. Toutes rapportent des prisonniers : ces petites opérations, continuellement renouvelées, finissent par être aussi avantageuses à cet égard qu'une vraie bataille ; aucune d'ailleurs ne s'effectue sans que nos alliés détruisent plus ou moins de Boches, et bouleversent plus ou moins leurs tranchées.

Les communiqués britanniques mentionnent également du 25 au 30 l'acharnement de leur artillerie, en dehors des actions d'infanterie, contre les positions allemandes. Leur aviation effectue journellement des bombardements d'ouvrages ou de troupes : elle a complètement le dessus sur celle de l'ennemi qui perd fréquemment des appareils.

Du 25 au 1^{er}, il y a eu peu de chose sur le front français compris entre la Somme et la Meuse. Le 25, nos ennemis tentent, après bombardement, un coup de main sur nos tranchées à 3 kilomètres au sud-est de Berry-au-Bac. Ils sont repoussés avec fortes pertes. Le lendemain, en trois points bien différents, les Allemands échouent en de semblables tentatives : au nord de Chilly, au nord-est de Vingré (entre Oise et Aisne), et à Lagitzen, en Haute-Alsace ; partout, nos feux brisent l'attaque et l'assaillant doit rentrer dans ses tranchées. Le 27, nouveaux échecs, aux Eparges et à la Main-de-Massiges. Quant à nous, le 28, nous réussissons un coup de main entre les Eparges et la tranchée de Calonne : les morts ennemis sont

nombreux, le butin abondant. Le 29 est marqué par des rencontres de patrouilles en Champagne, aux Eparges, en Alsace, et par une tentative d'attaque allemande, enrayée, à l'Hartmannswillerkopf. Le 30, autres initiatives boches, également infructueuses : au nord de Badonviller, dans le secteur de Soupir, dans la région de Beaulnes ; de tout cela il nous revient quelques prisonniers. On voit que les Allemands, dans leurs efforts pour imiter nos procédés de petite guerre, ne sont pas très heureux.

Dans le secteur de la Meuse, les affaires ont été plus importantes. Le 26, après le classique bombardement de préparation, les Allemands attaquent sur la rive gauche, en quatre endroits différents, depuis le bois d'Avocourt jusqu'à l'est du Mort-Homme ; ils ont plusieurs régiments en ligne pour cette attaque, choisis parmi les meilleurs : Westphaliens et Badois, et commandés par un des meilleurs généraux de l'armée du kronprinz : von den Borne. Nos feux de barrage et notre infanterie arrêtent l'élan de l'ennemi, mais de vifs combats se produisent sur plusieurs points et vont jusqu'au corps à corps. En général les assaillants sont repoussés : quelques-unes de leurs fractions seulement réussissent à pénétrer dans nos éléments avancés, dans le secteur de la cote 304, sur un front de 500 mètres ; nos soldats en reprennent la majeure partie le jour même. De nombreux Allemands payent de leur vie cette tentative de forcement de nos lignes. C'est au bois d'Avocourt que les pertes ennemies ont été les plus lourdes. Cette attaque devait être le premier épisode d'un mouvement beaucoup plus considérable dont le succès eût rendu aux lauriers du kronprinz le lustre dont ils ont grand besoin.

Le 27, le 28 et le 29 se passent sur ce front sans autres incidents que des combats à la grenade dans la région de la cote 304. Le 30, dans la même région, nos feux dispersent une attaque dont l'échec s'accompagne de grosses pertes pour l'ennemi.

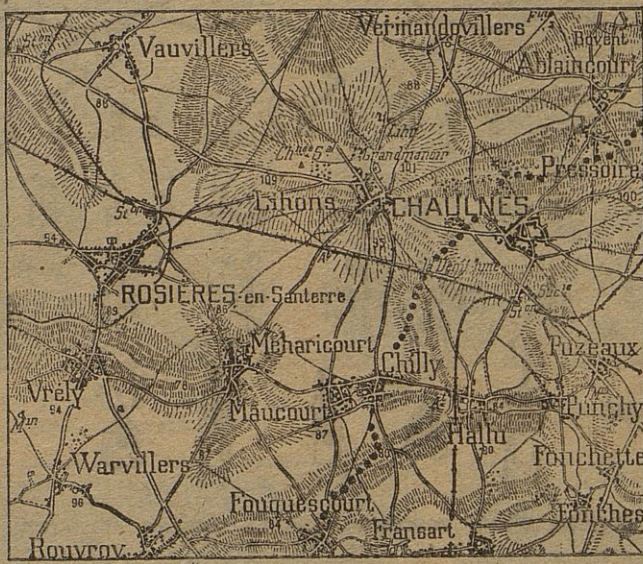
Les actions d'artillerie, du 25 au 31, ont été continuelles dans tous les secteurs, même dans quelques-uns dont on ne parlait guère auparavant, par exemple en Haute-Alsace, en Woëvre, au nord-est de Lunéville. On peut remarquer que depuis quelques semaines les Allemands se remuent beaucoup en Alsace : ils auraient amené dans cette région huit divisions, en plus des troupes qui s'y trouvaient déjà, ce qui semblerait marquer chez eux l'intention de monter une attaque de grande envergure contre l'extrême aile droite de notre front.

Le 31 est encore un mauvais jour pour les Boches : on disperse une de leurs reconnaissances près d'Abaucourt, et, en Lorraine, au sud de Leintrey, un de nos détachements pénètre dans leur première et dans leur deuxième tranchée dont les défenseurs sont mis hors de combat et, de plus, perdent 15 prisonniers que nos hommes ramènent. En même temps, nous réussissons un coup de main sur un poste de la région de Moncel. Un peu partout, on signale

des rencontres de patrouilles. Les actions d'artillerie sont particulièrement violentes à l'est de Reims et sur la rive droite de la Meuse.

Notre vaillant corps d'aviateurs continue à remplir de ses exploits de toute nature les communiqués. Sans parler du service d'observation, si précieux à notre commandement, les bombardements et les abatages d'appareils sont quotidiens. Guynemer a abattu, le 27, son 30^e boche, et trois nouveaux as se sont inscrits à la suite de la glorieuse phalange : le 26, Hauss, maréchal des logis ; le 29, Gastin, lieutenant ; le 30, Jailler, adjudant, qui en plus de ses 5 appareils compte un drachen à son tableau.

Le général d'artillerie Guillemain, qui commandait une division au front, est chargé de diriger les services de l'aéronautique, suivant une organisation qui assurera une liaison intime des services.



LA RÉGION DE LIHONS

NOTRE COUVERTURE

L'AMIRAL GAUCHET

A la suite des événements d'Athènes, le contre-amiral Gauchet fut nommé, par décret du 11 décembre 1916, aux fonctions de commandant en chef de notre armée navale, en remplacement du vice-amiral Dartige du Fournet.

Le vice-amiral Gauchet est né en 1857 ; entré à l'Ecole navale en 1874, aspirant en 1877, lieutenant de vaisseau en 1885, contre-amiral en 1910, vice-amiral en juin 1914, il était, au début de la guerre, directeur militaire au ministère de la marine. Au moment de sa nomination il commandait la première escadre de l'armée navale. Dans la marine, il a la réputation d'un chef énergique et résolu.

LES LEÇONS DE LA GUERRE

PAR LE C^e BOUVIER de LAMOTTE

Brevet d'Etat-Major.

La guerre enseigne la guerre. Les batailles qui se sont livrées l'année passée l'ont été d'après des principes nouveaux et les leçons tirées des deux années précédentes.

Dans la guerre actuelle le front atteint des dimensions extraordinaires. Tous ses éléments doivent rester soudés entre eux et obéir à l'idée directrice de la manœuvre. En août 1914 les armées allemandes ont développé une immense conversion, l'aile droite marchante, et sont toutes restées liées au pivot (l'Argonne). Chacune d'elles réglait sa marche sur l'alignement de la ligne frontale quotidienne. Une liaison constante doit donc unir tous les éléments des armées et aucune d'elles ne doit agir isolément malgré un succès passager ou un échec dans son secteur.

L'OFFENSIVE SUR TOUT LE FRONT

Pour l'offensive, la marche doit se faire sur tout le front. Par suite, l'adversaire reste indécis sur le point d'attaque prévu. La facilité des voies de communication permet de transporter sur le point favorable à l'attaque principale la masse de manœuvre qui doit décider du sort de la bataille.

Attaquer sur un point particulier, avant une action générale, c'est déceler le point d'attaque choisi, s'exposer à l'arrêt immédiat par l'adversaire qui pourra toujours enrayner l'effort de l'assaillant.

L'action doit s'étendre sur tout un front. L'attaque doit se produire sur le secteur prévu ou, selon les circonstances, dans la zone du plan d'attaque reconnue la plus sensible. Le plan d'attaque peut d'ailleurs être modifié au cours de l'action.

PRÉPARATION DE L'ATTAQUE

La bataille comporte trois phases : la préparation (bombardement, reconnaissances) ; l'attaque (assaut, barrages) ; la consolidation des points occupés et la liaison avec l'arrière.

Tout d'abord, c'est le bombardement intense de la ligne ennemie et l'écrasement de ses défenses. L'artillerie lourde (les 120, 155, 220 m/m) s'attaque aux abris, nivelle les tranchées, rend intenable la ligne de résistance de l'adversaire. Les défenses accessoires, fils de fer ou autres, sont détruites avec le 75 m/m, les torpilles aériennes.

La mission de l'artillerie doit être facilitée par tous les moyens. Les avions donnent des renseignements précieux : ils assurent le réglage du tir, prennent des clichés photographiques de l'état du terrain bombardé, éloignent ou détruisent les avions ennemis chargés de missions analogues. Leur rôle devient de jour en jour plus important. Cette partie de l'attaque est capitale pour le sort de la bataille.

L'ATTAQUE

Elle se fait sur toute la ligne à la fois, par grandes vagues successives jetées en avant.

Si la préparation a été bien faite, les vagues d'assaut doivent pouvoir s'avancer sur la ligne ennemie sans supporter de grandes pertes (les exemples abondent du côté des alliés : sur la Somme, devant Verdun). La densité de l'attaque se produit par la succession rapide des vagues d'assaut ; ces vagues doivent donner l'impression d'un balayage de terrain d'une force et d'une puissance irrésistibles. Il ne faut pas surtout transformer ces vagues d'assaut en masses épaisses et en formation compacte comme l'ont fait les Allemands (attaques à la Mackensen) ; pareils procédés coûtent trop cher en pertes d'hommes, mais ils s'expliquent peut-être par la nécessité d'encadrer des troupes jeunes et non encore aguerries ; quoi qu'il en soit, leurs régiments lancés à l'assaut en masses compactes fondaient à vue d'œil. Ce mode d'attaque peut cependant parfois réussir : c'est quand l'adversaire ne dispose pas de l'armement et des réserves de munitions nécessaires.

Pour diminuer les pertes, les vagues d'assaut doivent être jetées en avant, le plus près possible de leur objectif d'attaque ; elles surgissent des tranchées et s'élancent sur la ligne ennemie.

Au cours des combats sur la Somme, on a vu ces vagues arriver sans grandes pertes sur le front allemand, la distance a varié de 100 à 200, 300 mètres et plus. Dans certains cas, le terrain découvert a même été plus long à parcourir ; les troupes d'assaut ont alors été accompagnées par un tir d'artillerie de 75 m/m qui a précédé leur marche et les a protégées en les couvrant en avant par une sorte de voile, de réseau protecteur d'obus qui s'avancait au fur et à mesure de la marche des troupes d'assaut.

C'est grâce aux observateurs d'artillerie, placés sur la première ligne, sur la vague d'assaut même, que de semblables feux d'artillerie ont pu être employés. L'observateur relié téléphoniquement à la batterie dirigeait, pour ainsi dire, le feu d'artillerie du point où il était placé.

Dans l'attaque, la liaison des unités est indispensable ; elle doit être constante : liaison avec les fractions de droite et de gauche, liaison avec celles de l'arrière.

LES TIRS DE BARRAGE

Les tirs de barrage employés pour arrêter l'élan des colonnes d'assaut ou les couper de leurs réserves, enfin pour isoler la ligne de défense sur un point, sont des procédés qui ont pris une importance capitale dans la lutte et qui

méritent une attention particulière. Ces tirs dirigés sur une zone doivent se continuer sur la zone pour empêcher tout mouvement dans la partie soumise au feu. On se rend compte de l'effrayante consommation de projectiles, surtout en 75 m/m, quand on constate qu'une batterie de quatre pièces, en Artois, a pu tirer dans une seule journée 3.460 coups, soit près de 900 coups par pièce.

Il semble qu'on doive pouvoir, par un moyen quelconque, empêcher cette artillerie de déployer un pareil rideau de feu, ne serait-ce qu'un instant, celui où l'on doit alimenter la ligne d'assaut ou celle de la défense.

En rase campagne, dans la bataille de mouvement, un sacrifice fait par des régiments de cavalerie qui *voileraient* cette ligne de feu, qui arrêteraient le tir quelques minutes seulement (les batteries se trouvent peu éloignées de la position : 2.300 mètres). Ailleurs, dans la bataille de retranchement, de tranchées, une attaque faite par un déluge de torpilles aériennes ou d'autres procédés. Il est incontestable que ces barrages causent, surtout pour la défense, les plus gros dommages, car les points de la défense sont fixes et repérés d'avance.

CORPS A CORPS — LUTTE D'USURE

Une débauche d'obus, une intensité croissante du feu de l'attaque n'amènent pas l'abandon de la position par un défenseur résolu. Il faudra donc en venir au corps à corps, à la lutte à l'arme blanche, pour en chasser le défenseur. Avec les engins modernes cette lutte est devenue très dangereuse. Avant la prise de contact il faudra être bien sûr de l'anéantissement des armes de destruction rapide. Il suffit d'une mitrailleuse abritée et fonctionnant régulièrement pour arrêter l'assaillant.

Dans certaines circonstances, les deux adversaires sont placés en face l'un de l'autre et formidablement retranchés. La lutte, par suite, se transforme sur place en combats de tranchées, de positions ; en attaques, contre-attaques ; chacun alimentant son front avec des ressources nouvelles, c'est alors une lutte d'usure où la victoire sera due à l'épuisement plus rapide de l'un ou de l'autre. La lutte sur place est la négation de la guerre qui est essentiellement le mouvement. Si, dans certains cas, cette lutte est imposée par l'ennemi, ce ne doit être pour l'adversaire que la lutte d'un moment, et toujours il devra recourir à l'anéantissement des forces ennemies par le moyen le plus rapide : le mouvement et l'action.

ORGANISATION DU TERRAIN CONQUIS

« Tout terrain conquis reste acquis », telle a été la nouvelle devise de nos troupes sur la Somme. Il est donc urgent, une fois le terrain occupé, de s'installer dans la position pour parer aux retours de l'ennemi.

L'on doit éviter, dans l'ardeur de la lutte, ou l'ivresse d'un succès passager, de dépasser les points assignés. Les ordres doivent être ponctuellement suivis. Dans cette guerre, tout doit être méthode et science ; la science doit se marier à la prudence. Souvent une progression imprudente sur un point dépassé a provoqué une contre-attaque ennemie qui a tourné à notre désavantage. La position conquise doit être mise immédiatement en état de défense en vue de la contre-attaque ennemie qui infailliblement doit se produire. Il faut tout de suite penser aux travaux de terrassement.

Les communications avec l'arrière deviennent la préoccupation principale ; d'elles dépendent le ravitaillement, les réap-

provisionnement de toutes sortes. On a vu, au cours de récents combats, des unités ayant emporté de haute lutte des ouvrages ennemis s'y trouver isolées et bloquées, privées de l'arrivée des soutiens, et ne pouvoir ainsi se maintenir sur le terrain acquis. Les boyaux et tranchées de communication étant établis de suite, le va-et-vient peut s'opérer sans grand danger.

On se rendra compte de l'importance de cette question, en songeant aux effectifs formidables qui occupent le front et qu'il faut journellement pourvoir de tout, ainsi qu'à la consommation de projectiles que représente l'action à peu près ininterrompue de l'artillerie.

COMMUNICATIONS AVEC L'ARRIÈRE

Quelque dense que soit dans le pays le réseau des voies ferrées, il deviendra insuffisant ; on sera donc obligé de construire de nouvelles voies, et, au fur et à mesure de l'avance, de développer ce réseau. Sera-ce toujours possible ?

L'appel en secours des convois automobiles donnera une aide puissante. Le rôle qu'a joué sous Verdun le service des convois automobiles a été capital. Il y a là une question à étudier, et les difficultés qui surgissent de l'application de ce nouveau système (l'usure rapide des chaussées et des routes) sont encore des points importants à élucider.

Dans la lutte des tranchées les communications de l'arrière restent précieuses par suite de l'intensité des bombardements. Beaucoup préconisent, dans ce cas, les communications souterraines avec l'arrière. De cette façon on pourrait, dans de légères proportions, alimenter le front. C'est le cas indiqué pour une position fixe comme un fort, qui, semble-t-il, doit être réuni vers l'arrière par une voie souterraine à l'abri de tout bombardement. Si on avait appliqué ce principe au fort de Vaux, ce fort aurait pu recevoir les vivres et munitions nécessaires aux défenseurs en juin.

En terminant, répétons que l'aide du service d'aviation a été reconnue de première valeur. La hardiesse de nos pilotes survolant les lignes ennemies, prenant des clichés photographiques des tranchées, découvrant les abris construits pour dissimuler les batteries, enfin ces pilotes accompagnant les troupes d'assaut dans l'attaque, quelquefois à moins de 200 mètres d'élévation, et mêlant le tir de leurs mitrailleuses aux feux des lignes d'attaque, a provoqué des cris d'admiration de tous nos soldats.

LIGNE DE CONTACT

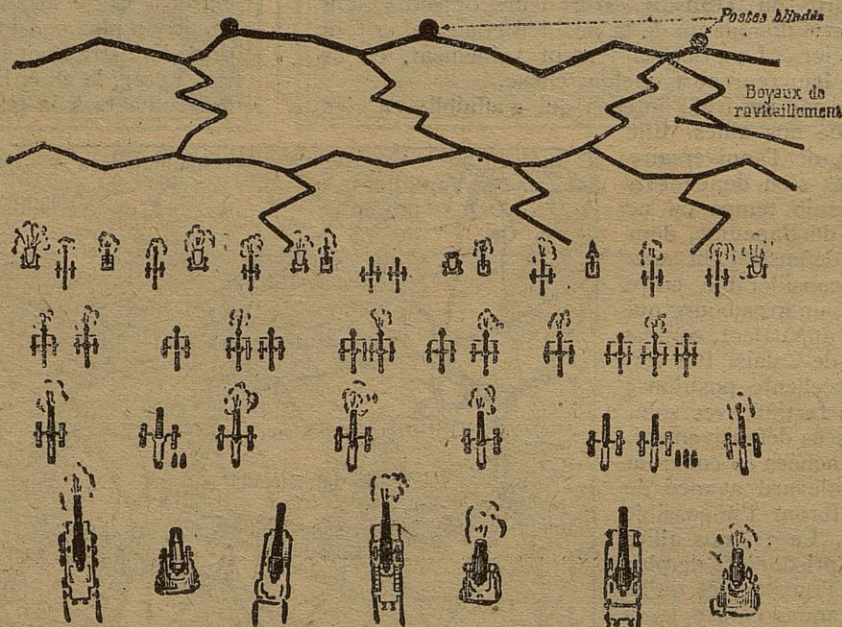
Boyaux de communication

1^{re} Ligne d'artillerie :
lance-bombes, crapouillots,
artillerie légère.

Artillerie de barrage

Artillerie lourde

ARTILLERIE DE DÉMOLITION



SCHEMA D'UNE POSITION DANS LA GUERRE ACTUELLE

LES ANNAMITES SUR LE FRONT



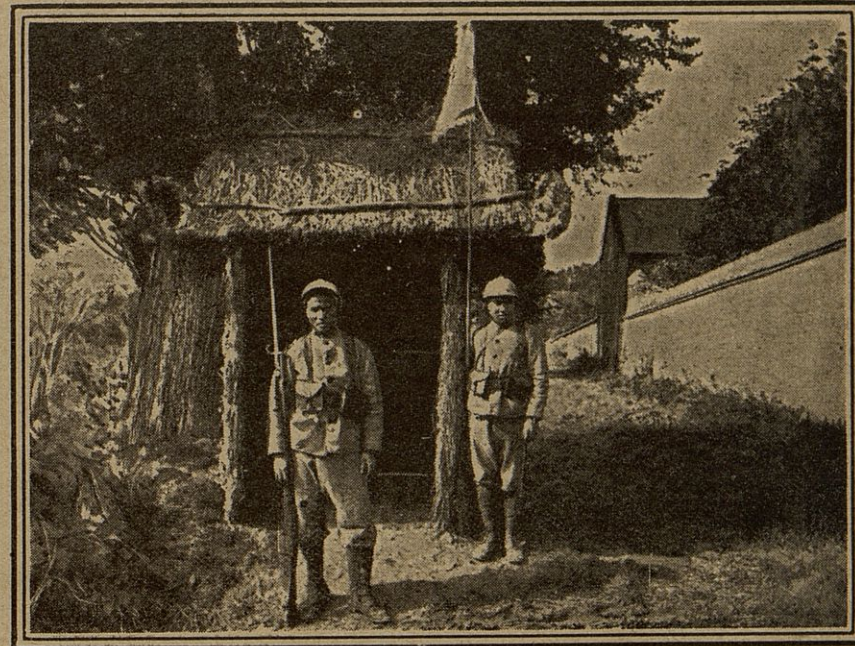
Les contingents annamites amenés en France ont été employés sur le front à divers travaux malgré leur désir d'aller au combat.



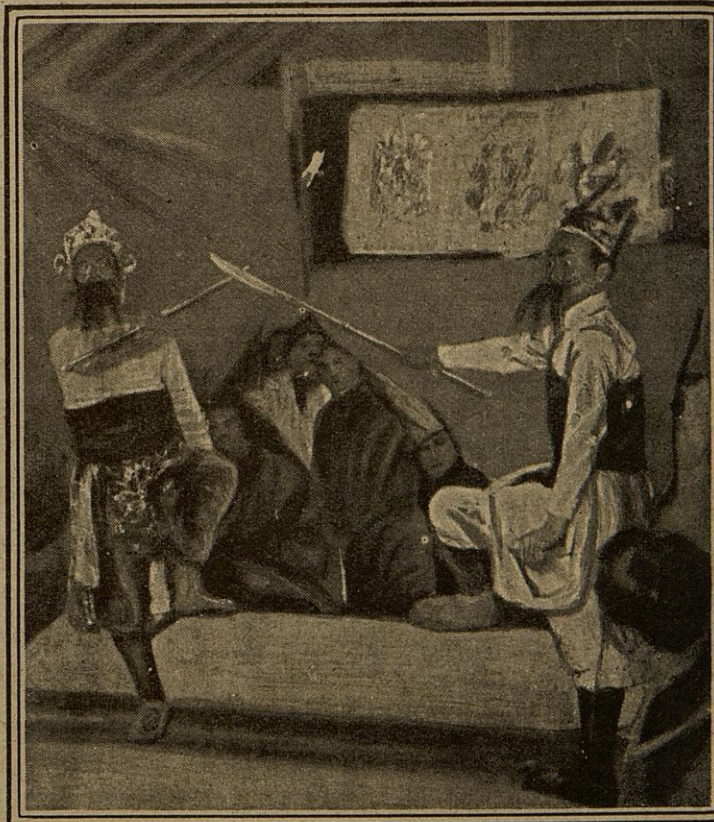
Aux moments de repos ils se livraient à leurs jeux favoris parmi lesquels la lutte tenait toujours la première place.



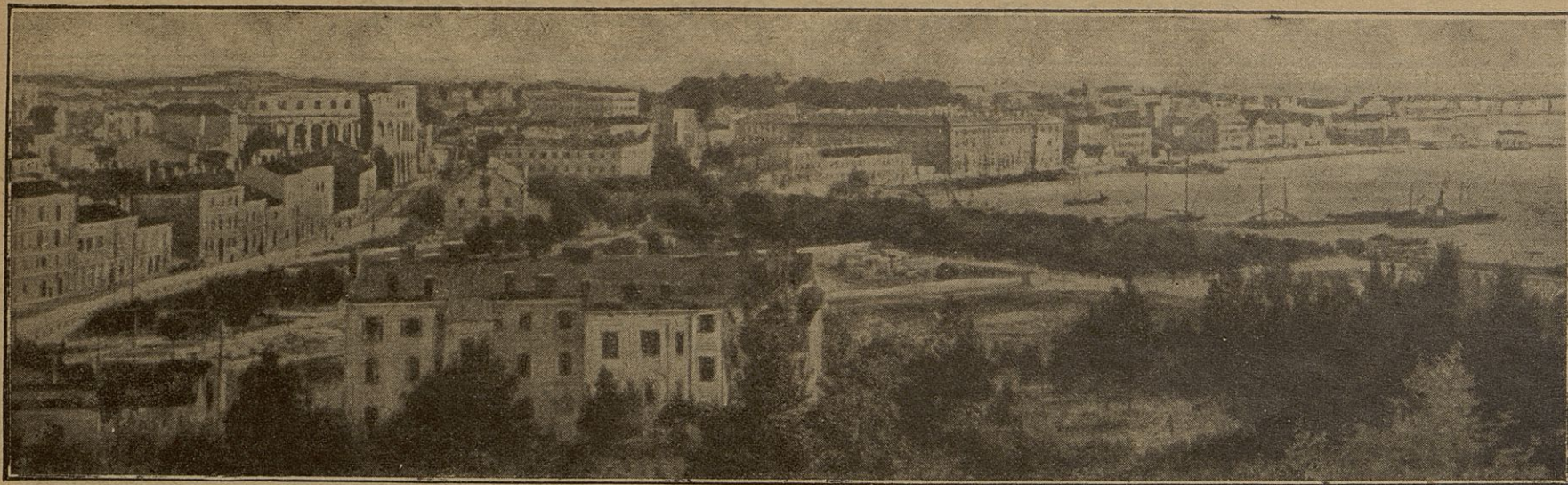
Pendant l'offensive de la Somme, les Annamites avaient été transformés en chauffeurs et conduisaient les convois de ravitaillement.



Coiffée du casque et armée du fusil Lebel, une sentinelle annamite monte la garde à l'entrée du camp où sont abrités ses camarades.



Comme nos colonies d'Afrique, nos possessions d'Extrême-Orient ont fourni d'importants contingents ; une partie est à Salonique où elle s'est brillamment conduite dans de récents combats ; celle qui est en France n'a pas encore été engagée ; elle ne demande qu'à verser son sang pour la mère patrie. Dernièrement les Annamites ont célébré le « Tet », leur jour de l'an ; une représentation fut donnée dans un cantonnement par des artistes indigènes des théâtres de Thanh-Hoa et de Vinh ; en voici deux photographies.



VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE ET DU PORT DE POLA, REFUGE DE LA FLOTTE AUTRICHIENNE DANS L'ADRIATIQUE

L'héroïque aventure du sous-marin "Curie"

Le récit qu'on va lire, récit d'épopée, a été reconstitué, minute par minute, au moyen de documents inédits récemment parvenus en France : nos lecteurs, par cette page émouvante, apprendront quelle fut l'audace héroïque de nos vaillants marins.

Le *Curie*, qui porte fièrement le nom de l'un des plus audacieux parmi les savants français, entend risquer une dramatique aventure : il veut forcer le port de Pola.

En vérité c'est une gageure : tout au sud de la presqu'île de l'Istrie, bâtie sur les ruines d'une cité jadis rasée par Jules César, Pola est assise au fond d'une magnifique baie et encadrée de collines hautes de 40 à 60 mètres ; l'entrée de cette baie est resserrée entre le cap Compare au Sud et la pointe del Cristo au Nord. Cela forme un goulet qui a 800 mètres de large pour commencer, se rétrécit lentement, et, entre la batterie de Zonchy et la digue, mesure 300 mètres à peine. Mais derrière la digue s'étale un bassin semi-circulaire qui sert de mouillage aux plus beaux cuirassés de l'Autriche ; mais derrière ce bassin, à l'abri des îlots Santa-Catarina, San-Andrea et San-Pietro, repose le meilleur arsenal de l'Autriche. Il est vrai que 30 forts et batteries armés de canons de 240 et de 280 ^{m/m} dessinent autour de ces précieuses richesses une herse de mitraille. Mais s'il n'y avait pas de difficultés, où serait la gloire ? A vaincre sans péril...

Le *Curie* est parti...

Adroitement, usant des heures de nuit pour naviguer en émergence, il sait éviter les rondes des torpilleurs et des destroyers qui battent l'estrade de-ci de-là. Marchant droit au but, il arrive au lieu choisi pour la plongée ; voici tout à la fois le jour et les collines de l'Istrie qui se découpent en noir sur le ciel éclairci de la toute prime aurore. Il est temps.

Les panneaux sont fermés, le dôme du kiosque vissé ; avec un bruit familier, les water-ballasts engoulissent par leurs valves l'eau fraîche de l'Adriatique, et lentement le *Curie* s'efface de la surface de la mer.

Un grand moment de silence : tout va bien à bord.

Le périscope émerge seul, tige presque invisible dominant de très peu les lames qui le lèchent de temps à autre : autour du navire immobile à neuf mètres de profondeur, rien de suspect n'apparaît. C'est le calme du matin sur la mer apaisée, le calme d'une belle journée commençante...

En avant !

Les dynamos se mettent à bourdonner, l'hélice tourne, un frisselis soyeux d'eau courante glisse le long de la coque sonore. Le *Curie* est en marche.

Vers le succès, personne n'en doute, et pourtant à bord personne ne voit rien ; chacun est à sa tâche, attentif à rester immobile pour ne pas troubler l'équilibre général, silencieux pour ne donner aucun éveil par transmission de son à la surface. Le commandant, lieutenant de vaisseau O'Bearn, seul voit quelque chose ; et ce qu'il voit au dehors motive ses ordres dont la raison n'est point connue, mais que chacun exécute parce que chacun sait que de l'exécution de ces ordres dépend la sécurité de tous.

Attentivement courbé devant le miroir sur lequel le périscope reflète l'immense panorama des eaux environnantes, des terres voisines et des cieux surplombant, le commandant O'Bearn surveille tout à la fois, manœuvrant sans cesse le viseur qui tourne et retourne sur lui-même embrassant à vingt reprises le tour complet de l'horizon.

Rien de suspect n'apparaît : les officiers marins, les hommes de service qui, la main aux manettes de manœuvre, l'œil au compas gyroscopique, au manomètre, attendent les ordres sans bouger, lisent ce « rien de suspect » sur la physionomie concentrée mais calme du chef. Et, confiants en lui, ils attendent.

Minutes, longues minutes d'anxiété, d'attente. L'invisible et l'inconnu étreignent ces hommes qui ne voient rien dans leur navire clos, et qui font le minimum de gestes indispensables, prononcent le minimum de paroles nécessaires pour économiser en avaries la précieuse provision d'oxygène dont tout mouvement inutile, tout mot superflu brûlent inutilement quelques millimètres cubes de plus.

Rien... toujours rien... Une avance régulière... aucune aventure... Sur le miroir du périscope grandissent les collines du littoral qui se précisent, se détaillent, se colorent et maintenant, gagnant sur le ciel par leur faite, sur la mer par leur base, envahissent la presque totalité du miroir réfléchissant...

Avidement, O'Bearn contemple le merveilleux panorama : voici le cap Compare d'un côté, voici la pointe del Cristo de l'autre ; ces murs crépis, ce sont ceux des batteries de côtes ; ces points noirs, ce sont les embrasures par quoi les centaines de grosses pièces surveillent la mer ; cette tour, c'est un phare ; cette autre, un sémaphore ; cette maigre antenne noire, c'est le sans-fil.

Le *Curie* approche encore : et dans le miroir du périscope il ne se voit plus maintenant qu'une seule chose, immensément grossie jusqu'à déborder le cadre de toutes parts : cette chose, c'est le goulet de 800 mètres, le goulet qu'aucun marin de France naviguant en surface n'a pu approcher depuis l'ouverture des hostilités, le goulet tout au fond duquel s'aperçoit une ligne de pierres blanches que le soleil du matin fait étinceler gaiement : la digue du port de Pola. Et derrière la digue, là, à portée de la main semble-t-il, se dessinent les mâts, les cheminées, les superstructures de cuirassés dont les coques sont cachées par ce rempart de pierre : c'est la flotte autrichienne que nul n'a jamais vue depuis le 2 août 1914 !

Une petite fièvre anime le vaillant officier : il n'y a plus qu'à entrer.

Et sans savoir ce que pense le chef, autrement que par induction puisqu'il n'a rien dit, tout le monde a compris, tout le monde est de son avis.

On va entrer. Il y en a qui, avant d'entrer, songeraient, tels le renard de la fable, à la sortie. Mais nos gens, point ! Il faut entrer : il sera toujours temps de s'occuper de la sortie par la suite, après besogne faite.

Mais continuer d'avancer ainsi serait une imprudence inutile, car ce goulet est bien évidemment barré : filet, estacade flottante, mines, il y a certainement un de ces trois obstacles, peut-être même les trois. Il est donc nécessaire de prendre un guide ; et comme on ne peut prendre ce guide qu'à titre bénévole et à son insu, il faut donc attendre qu'il s'en présente un : ce sera le premier bâtiment qui entrera.

Et sur un signe qui ordonne quelques tours de manette, les dynamos cessent de ronfler en faux bourdon, l'eau presque aussitôt cesse de courir le long de la coque : suspendu entre deux eaux comme un ballon dans l'air, le *Curie* reste là immobile ainsi qu'un chasseur guettant un passage d'oiseaux migrateurs.

L'attente heureusement n'est point trop longue : tout là-bas dans le large une fumée, plusieurs fumées... Le périscope, manœuvrant adroitement, surveille à la fois la terre et ces fumées qui grandissent, grossissent, noircissent, s'étaient ; des points noirs agiles surgissent, se dessinent... Excellente aubaine : ce sont des bâtiments de flottilles, contre-torpilleurs rentrant du grand large où ils ont été observer de loin, de très loin, du plus loin possible, les mouvements des Français. Ils rentrent à toute allure, joyeux de retrouver le logis ; la terre aussitôt s'anime, les sémaphores parlent à grands gestes de bras en acier, de pavillons multicolores ; les contre-torpilleurs, maintenant proches grâce à leur allure de grands lévriers des mers, répondent. Dialogue bien amusant dans la circonstance : « Rien de nouveau ? — Rien du tout. — Les Français ? — Ah ! ils sont loin... là-bas... à l'autre bout de l'Adriatique... »

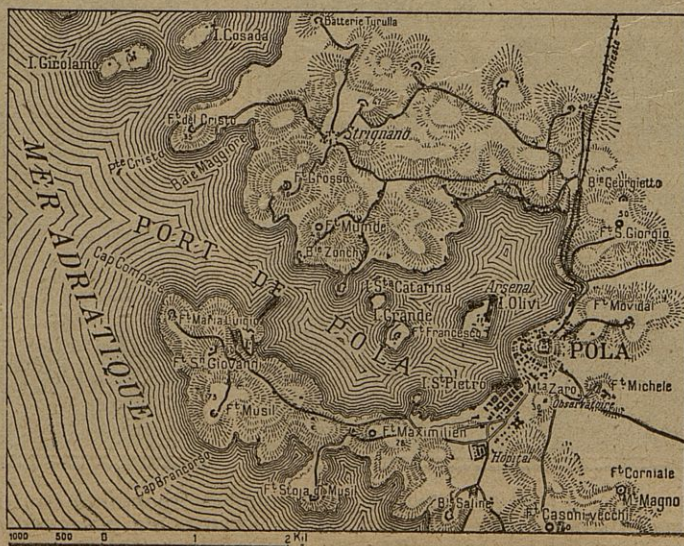
Tentation bien grande : si, de deux ou trois torpilles décochées au passage, on montrait à ces galeopurs de vagues, type *Husar* ou type *Tatra*, que les Français sont plus près d'eux qu'ils ne se l'imaginent ? Le but vaut la dépense d'une torpille : jolis bâtiments de 400 tonnes pour les premiers, de 800 pour les seconds, qui marchent une trentaine de nœuds et sont de bons navires d'escarmouches... Justement ils ralentissent pour entrer.

Mais non, ce qui est là-bas au fond du port vaut mieux : c'est la flotte des dreadnoughts. Il faut entrer, et voilà justement les guides tout trouvés.

L'escouade des contre-torpilleurs en ligne de file, à vitesse réduite, vient d'emboucher le goulet, et ses évolutions répétées bâtiment par bâtiment indiquent, comme un crayon le dessinerait sur une carte, les dangers de la passe et les coudes du chenal praticable. C'est parfait.

En avant ! Les dynamos ont repris leur sourd bourdonnement, l'eau glisse de nouveau au ras des flancs d'acier. Le *Curie*, toujours invisible, a pris la file et, derrière le bâtiment de queue, répète minutieusement les mouvements les plus légers de son éducateur inconscient. Etrange défilé dont les sentinelles des batteries et les guetteurs des sémaphores ne peuvent deviner la tragique ironie.

Des minutes passent. Aux mouvements ordonnés, aux crochets incessants, « cinq à droite, dix à gauche, zéro », l'équipage a compris : on entre chez les Autrichiens, et cela a l'air d'aller bien. Simple promenade... si cela continue : promenade héroïque en tout cas, mais dont aucun des promeneurs ne semble même soupçon-



CARTE DE L'ENTRÉE DU PORT DE POLA

ner le caractère d'in vraisemblable épopée. A droite, à gauche, dans le miroir du périscope défilent à contre-bord les falaises du goulet, de plus en plus proches à mesure que ce goulet se rétrécit, de plus en plus menaçantes aussi, de plus en plus armées : les batteries s'étagent, des canons surplombent muets... Le passage n'a plus que 300 mètres, une largeur de très moyenne rivière, et le fort de Zorcha montre ses grosses dents... C'est fait, il est dépassé et voici le bassin intérieur.

Le visage du commandant O'Bearn laisse percer un demi-sourire que tout l'équipage répète de confiance : c'est un remerciement au contre-torpilleur, guide bienveillant à la fois parfait et inconscient. Le *Curie* est dans la place.

Et maintenant au travail !

Ils sont là tout près, à l'ancre derrière la digue de pierres blanches, et si nettement détachés dans le périscope... Ils sont là immobiles et tranquilles, tout beaux, tout neufs, tout luisants, sans une tâche ni un accroc, en joujoux somptueux qui n'ont jamais servi, ces dreadnoughts splendides, merveilles de l'art naval, que nos escadres attendent, en vain, depuis des mois aux rendez-vous de la haute mer. Voilà en particulier les deux jumeaux de 20.000 tonnes *Viribus-Unitis* et *Tegethoff* si fiers chacun de leurs 25.000 chevaux qui n'ont jamais couru, de leurs douze canons de 305 ^{m/m} qui n'ont jamais tiré, non plus que leurs douze 150 ^{m/m}, leurs dix-huit 70 ^{m/m}, leurs deux 47 ^{m/m}, en tout, pour eux deux, quatre-vingt-huit canons, personnages d'importance à rôles muets... A côté de ces deux-là, voici d'autres unités non moins intéressantes dont le carnet de silhouettes dirait les noms : en effet, comment, sans ce memento, les reconnaître puisqu'on ne les a jamais vus ? Il n'y aura que l'embarras du choix : on prendra le meilleur pour commencer, et les autres suivront, jusqu'à épuisement des torpilles...

Et après ?...

Eh bien ! après, on verra... L'intéressant, c'est d'agir, puisqu'on est dans la place.

Vite des ordres ; chacun une dernière fois assure le bon fonctionnement de l'engin qui lui est confié. Tout est paré ? En avant !... Minute splendide d'émotion. Sous l'eau calme, le *Curie* s'élance à l'attaque. Dans son périscope les gros dreadnoughts deviennent énormes...

Et soudain le *Curie* s'arrête...

Au frisselis joyeux de l'eau caressant les flancs d'acier, un autre bruit s'est mêlé, un bruit métallique, un grattement singulier... le bâtiment a stoppé net et si brutalement que des hommes chancelent, que les lampes arrachées de leurs douilles s'éteignent, tombent, éclatent avec un coup sec...

Qu'y a-t-il ? Dans le périscope rien n'apparaît d'anormal : toujours, autour, l'eau calme et, devant, les gros navires.

Alors il faut forcer l'obstacle inconnu : « 300 ampères ! » Les moteurs ronflent, les hélices tournent. Rien ne bouge. « 500 ampères ! » Rien. « 800 ampères ! » Rien. Ou plutôt si, quelque chose : des remous à la surface, remous dangereux, car sur le calme de ce bassin ils vont certainement attirer l'attention des observateurs les plus inattentifs. Il faut réduire tout de suite, stopper peut-être... A tout hasard, si l'on ne peut forcer, on peut reculer, chercher passage ailleurs...

« En arrière ! »

Les dynamos tournent à rebours, les hélices aussi : le *Curie* ne bouge pas.

Cette fois tout le monde a compris : c'est la toile d'araignée, le filet aux mailles d'acier dans lequel le sous-marin, butant à l'aveuglette, est venu s'empêtrer et qui, tendu entre deux eaux, maintenant retient sa proie, agrippant ses mailles à tous les appareils dépassant la coque.

Sourcils froncés, guettant toujours au périscope, le commandant O'Bearn tente un nouvel effort : en avant, en arrière, à droite, à gauche... Le *Curie* continue de rester immobile malgré les poussées du moteur à toute puissance, et l'on entend le filet qui racle la coque dans sa résistance de chose molle et tenace à la fois.

Nouvel arrêt. Que faire ? Une sorte de rage étreint tous ces hommes. A quelques mètres de ces buts admirables, échouer ainsi... Echouer au moment où la prodigieuse entreprise allait triompher !... Il faut sortir du piège... Il faut vaincre le filet...

Lutte épique dans l'entre-deux des eaux contre l'inertie de la matière. Secousses, avancées, reculées, coups de barre, inclinaisons par l'avant, par l'arrière, changements de niveau par manœuvre des water-ballasts, essais de rupture par choc, par torsion, par écrasement, par arrachement, par alourdissement, tout est tenté. Rien ne réussit. Le filet tient toujours.

Et la chaleur devient lentement étouffante, et l'air se charge de produits délétères, et l'oxyde de carbone peu à peu épaissit sur les planchers ses couches mortelles, et les accumulateurs usent leur énergie...

Effroyable lutte menée dans le silence. Des heures passent. Comment les Autrichiens n'ont-ils encore rien vu, rien deviné ?

Pourtant l'eau s'agite en remous insolites : leurs guetteurs sont donc bien inattentifs ?

Le filet, lui aussi, remue, il tire sur ses amarres : il ne commande donc point de sonneries ?

Et le *Curie* continue de se débattre : s'il pouvait s'arracher de là, ne fût-ce que pour un instant, pour le temps matériel de frapper un coup...

Soudain un bruit étrange parvient aux oreilles des marins français : les

accents joyeux d'une musique militaire. Que se passe-t-il dans le port autrichien ?

L'œil à l'oculaire du périscope, le commandant crisse les poings : les Autrichiens sont en fête. Sur le quai là, devant lui, à portée de la main pour ainsi dire, il aperçoit un chef de musique bâton en main, des musiciens en cercle ; et puis voici des officiers de terre et de mer en grande tenue, des civils en costumes élégants, des femmes en toilettes claires. C'est le préfet maritime de Pola qui donne une grande fête !

Ironie acerbe des choses ! Les Autrichiens s'amuse, — ce pourquoi sans doute ils montrent tant d'inattention. Ils s'amuse, car ils se croient bien loin de la guerre ; ils s'amuse, ces officiers et ces marins qui ne quittent pas les sûretés de leur port dont les vingt verrous les rassurent si bien ; ils s'amuse sans se douter que la hardiesse française a su se jouer de ces verrous et que nos torpilles sont là à quelques mètres d'eux..., qu'elles auraient déjà frappé sans ce maudit filet.

Quelques-uns des guetteurs l'ont-ils vu remuer enfin, le filet ? Peut-être ! Mais si éloignés de soupçonner la hardiesse des nôtres, ils croient à quelque fausse manœuvre de leurs propres bateaux. Et la fête continue.

Pendant ce temps, à bord du *Curie*, c'est l'agonie qui commence. La force électrique, la lumière et l'air manquent à la fois : les moteurs tournent de plus en plus lentement, les filaments des lampes rougissent, les poumons sont haletants. N'importe, on lutte encore : comme un thon dans un filet, comme le mirmillon enlacé dans le cirque par le rétiaire antique, le *Curie* épuisé se débat avec la frénésie du désespoir. A coups furieux, chocs forcés, pesées désespérées, ruées, reculs, enfoncements, le vaillant petit navire se débat avec la rage exaspérée de ses forces dernières... Suprême effort des agonisants !

C'est la pleine journée, une radieuse après-midi.

Autour du navire, où l'air manque, l'eau battue se mélange à la vase arrachée du fond, une bouillie bourbeuse s'étale peu à peu... Sur les quais, la foule élégante circule au bercement rythmique des valses lentes savamment distillées par un orchestre de virtuoses.

La fête bat son plein, fête aristocratique, fête non de guerre, mais véritablement de paix : la musique, les fleurs, les femmes, les uniformes de gala, les toilettes de haut prix, la vie élégante et gracieuse qu'il fait bon de vivre quand on se sent en sécurité si loin de la guerre — bien oubliée de tous ces mondains.

Soudain un cri, vingt cris, une immense clameur jetée par mille poitrines, et le motif dansant de l'orchestre se casse en pleine cadence, et les femmes s'évanouissent, et la foule tournoie en un reflux d'épouvante...

Car là, tout près, au milieu de cette eau calme, entre ces navires plus parés que des yachts, dans ce cadre de port de guerre en fête qui semble un décor de théâtre, quelque chose de monstrueux vient soudain de surgir...

Apparition infernale ! La mer, bousculée sous une poussée irrésistible, s'est ouverte et, dans un affreux remous d'eau, d'algues et de vase liquide, un monstre marin se dresse, ruisselant, un monstre d'acier englué d'herbes vertes et de plaques de boue humide, enveloppé dans les replis d'une sorte de manteau en mailles d'acier dont les anneaux luisants enserrant étroitement un kiosque en tourelle, un périscope, des tubes lance-torpilles... Et, dominant cette fantastique apparition, se déploie, ses plis d'étamine trempée claquant à la brise, un pavillon tricolore... C'est le *Curie* que l'asphyxie contraint à la reddition...

Mais l'ennemi ne comprend pas. La peur, une panique affolée, l'emporte sur tous les autres sentiments...

— Un sous-marin français !

Et à ce cri, tous ensemble, les canons des batteries éclatent en un commun tonnerre, tirant à la volée, tirant au hasard en une frénésie de canonnade éperdue... Les canons des bateaux, gros, petits et moyens, rugissent à l'unisson, foudroient au hasard...

Epouvantables salves dont le fracas déchire les airs, dont les projectiles s'entre-croisent et, dit-on, s'égarent bien souvent sur des buts inattendus, faisant de-ci de-là des avaries que n'aurait pas désavouées le *Curie*.

Le sous-marin français, tout petit cependant parmi ces géants, achève son émergence sous ce déluge de mitraille qui tout aussitôt commence de le fracasser. Par les panneaux ouverts, l'équipage ivre d'asphyxie bondit au grand jour ; chancelant sous les flots de cet air pur qui brûle leurs poumons, officiers et marins ne réclament qu'une chose : respirer. Immédiatement les soldats accourent parmi la foule en fuite ouvrent un feu roulant de fusils, de mitrailleuses. Le commandant O'Bearn tombe grièvement blessé, le second est tué : le navire entr'ouvert plonge de nouveau, haché d'obus ; et les survivants de l'équipage, à la nage sous le feu, emportant leur chef blessé, gagnent le quai le plus proche.

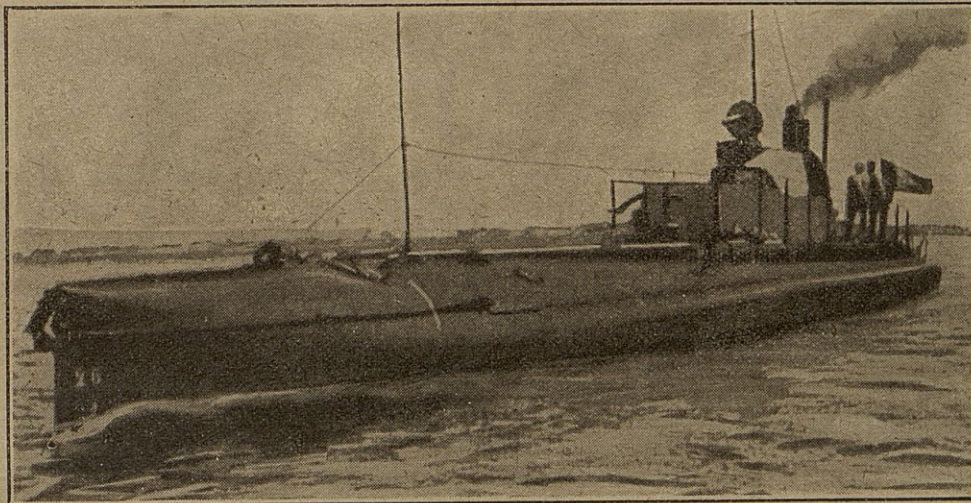
Là, trempés, boueux, sanglants, ils se groupent sans un mot, sans un geste, équipage épuisé, décimé, autour du commandant gisant à terre...

Alors un grand silence se fait, silence des canons, silence des fusils. Cette foule haletante regarde cet équipage vaincu.

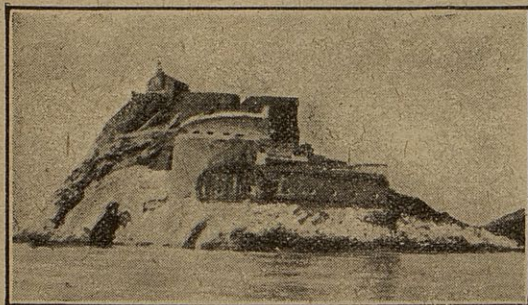
Et le spectacle de ces hommes que la fortune a trahis est si grand, est si noble, est si poignant, que la foule entassée tout au long de ces quais en fête, la foule un instant effleurée par le vent de la guerre, longuement acclame les marins de France.

Ainsi périt au cœur même du port de Pola forcé par son audace le sous-marin *Curie*.

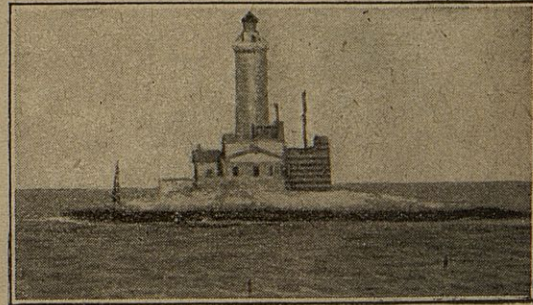
GEORGES G.-TOUDOUZE.



LE SOUS-MARIN « CURIE » NAVIGUANT EN SURFACE DANS L'ADRIATIQUE

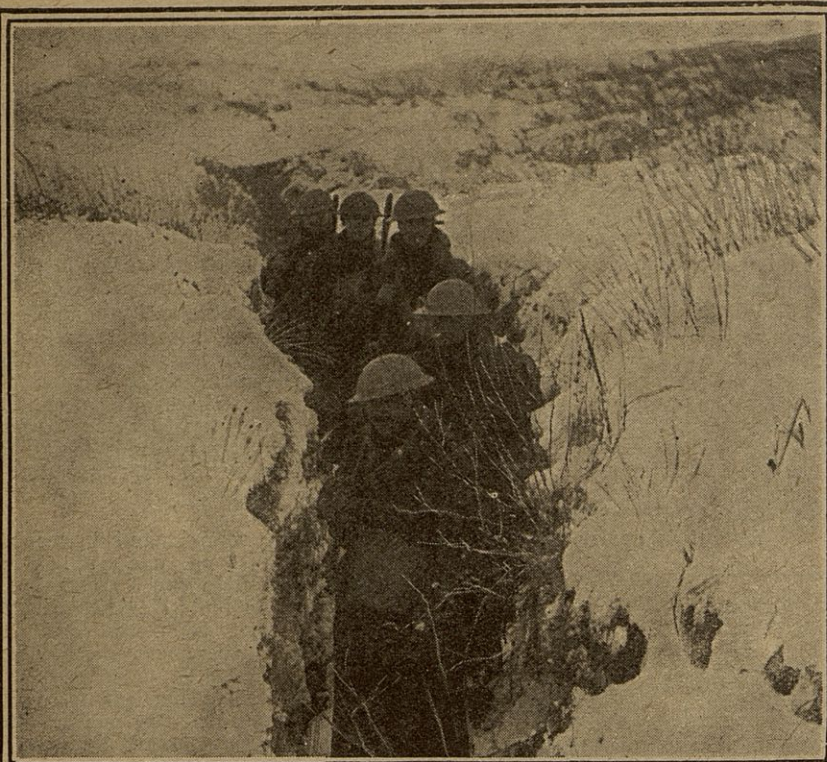


LE FORT DEL CRISTO



LE PHARE DE POLA

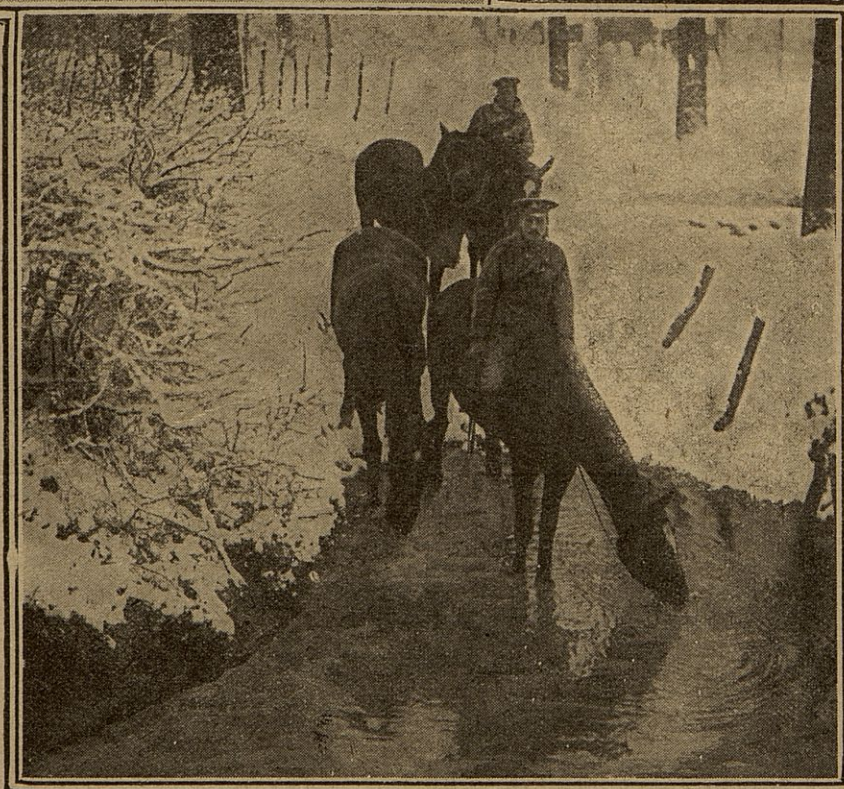
LA NEIGE SUR LE FRONT BRITANNIQUE



La neige a fait son apparition sur presque tout notre front. Les secteurs de nos alliés britanniques en ont été particulièrement comblés. Un épais manteau blanc recouvre sur le sol bouleversé les traces de la guerre. Mais la vie au front reste aussi active. On s'y bat aussi bravement. Les relèves, les corvées, pour y être plus pénibles, ne s'y effectuent pas moins régulièrement. Voici un détachement qui quitte une tranchée de réserve pour aller au repos.



Ceux qui viennent de prendre la relève dans la tranchée ne se dissimulent pas qu'ils recevront des bombes au lieu des boules de neige, qu'hier encore, à l'arrière, ils échangeaient avec leurs camarades. Pour le moment, ils explorent du regard la zone qui borde leur tranchée. La neige, toute gênante qu'elle soit, a cela de bon qu'elle facilite la surveillance : sur le vaste écran étendu jusqu'à l'horizon le moindre déplacement d'hommes ou de matériel serait aussitôt remarqué.



Pour les enfants, la neige est bienvenue. En voici, à gauche, une bande qui, à coups de boules de neige, jouent à la petite guerre contre des tommies amusés. Quant aux soldats qui mènent le convoi d'artillerie que l'on voit dans la photographie du milieu, ils la trouvent moins réjouissante. De même, à droite, les cavaliers obligés d'abreuver leurs chevaux dans une mare glacée.

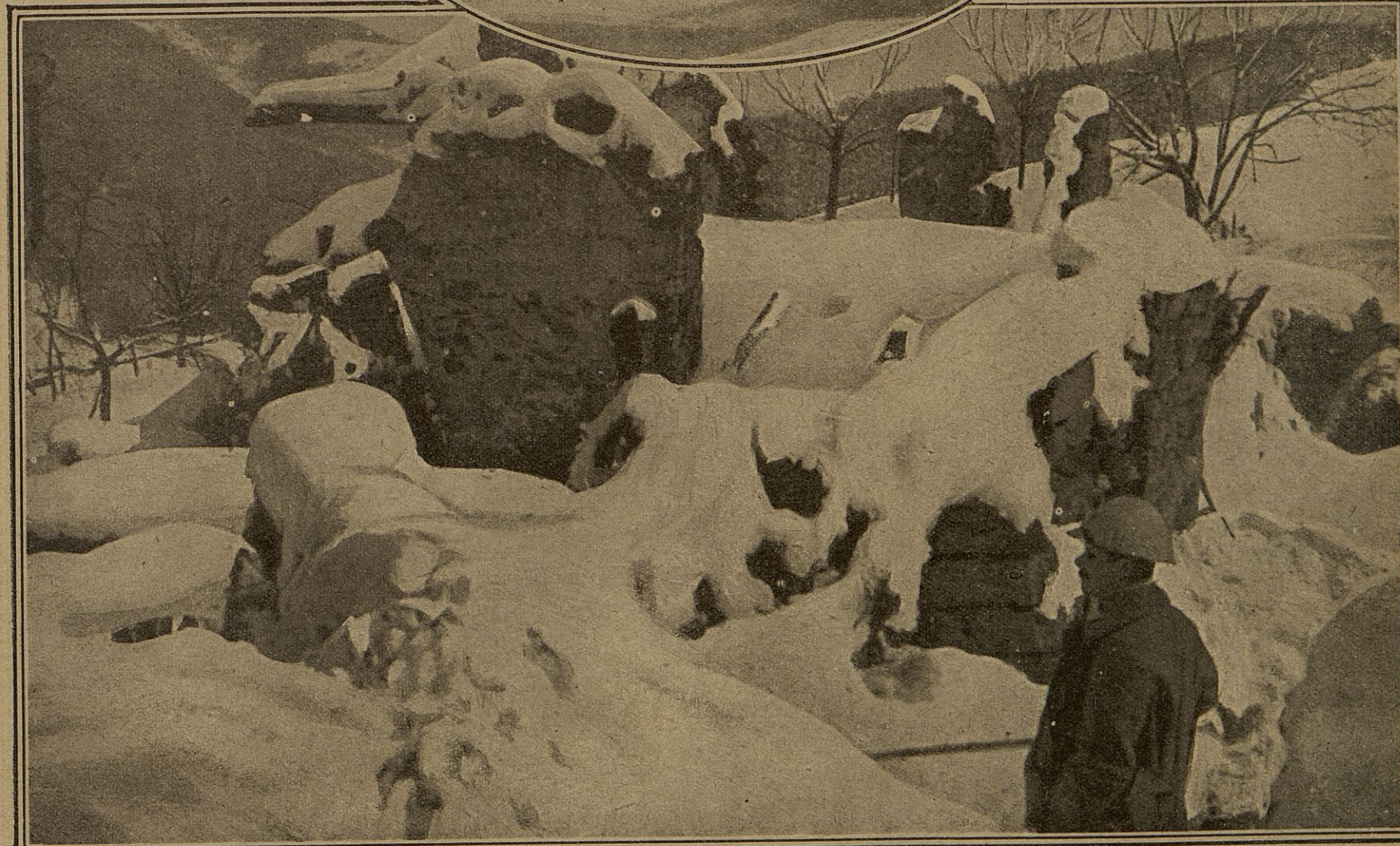
LA NEIGE SUR LE FRONT FRANÇAIS



Des chiens de l'Alaska s'attellent aux traîneaux au moyen desquels, dans les Vosges, on effectue différents transports, souvent même celui des blessés. La neige leur rappelle les déserts glacés de leur pays.



La neige entrave plus ou moins l'action de l'infanterie, mais elle ne ralentit pas l'activité de notre artillerie. Voici un obusier de 220 que les servants ont mis en batterie et qui est sur le point de faire feu.



Il a neigé abondamment sur le front français. Il était déjà difficile de reconnaître certains sites par suite du pilonnement du sol par les obus ; sous la neige on ne distingue plus rien. Les ruines elles-mêmes ont perdu leur physionomie. Voici par exemple celles d'une ferme que son propriétaire ne reconnaîtrait pas. Dans le médaillon : une tranchée d'où l'on aperçoit l'Hartmannswillerkopf.

LA BATAILLE DEVANT VERDUN



Des officiers explorent les ruines de Bezonvaux. Il y avait là un village de 150 habitants. La position domine un défilé entre les Côtes-de-Meuse et les Jumelles d'Orne par où les Allemands assuraient leurs ravitaillements.



Ces photographies ont été prises peu après les combats du 15 décembre. « Les Chambrettes », dont on voit ici l'emplacement méconnaissable, étaient une ferme importante. Cette position commande une zone sillonnée de cours d'eau et de chemins. Nos troupes la reprirent le 15, la perdirent et la regagnèrent le 18. Dans le médaillon : une tranchée dont les pluies ont fait un ruisseau.



PAR FÉLIX HAULNOI

CHAPITRE III

LE MASQUE ARRACHÉ

Après avoir égrené le chapelet des souvenirs avec le lieutenant d'Athis, le capitaine Smith reprit son rôle. Désignant le prisonnier :

— Nous allons, dit-il, procéder à l'interrogatoire de ce phénomène qui émet la prétention toute boche de voyager incognito dans nos lignes.

En un tour de main William et Strong débarrassèrent le captif de ses liens et le mirent debout.

Alors le capitaine Smith dévisagea l'homme.

Celui-ci donnait l'impression du rustre au repos, avec une épaule plus forte que l'autre, un dos puissant mais voûté, des pieds mal posés, des coudes écartés laissant pendre au bout des avant-bras des poings découragés. A cette silhouette s'ajoutait l'expression stupide d'un masque grimaçant de tristesse. Ainsi posé, le Boche semblait attendre son sort dans une sorte d'inconscience fataliste.

Le capitaine Smith ne se pressait pas. Des détails arrêtaient ses yeux d'observateur. Les chaussures de l'homme, quoique fortes et mal entretenues, étaient ajustées et de coupe irréprochable. Son uniforme sans un galon était ganté à l'encolure et aux emmanchures, quoique lâche aux points de fatigue.

Le don du souvenir qui faisait sa force renseigna d'une façon si précise l'officier anglais qu'il s'écria :

— Je vous reconnais et je vous démasque. Vous êtes le prince de Worth,

Otto de Worth, l'organisateur de l'aviation allemande.

A ce nom d'Otto de Worth, le lieutenant d'Athis, jusque là indifférent, passa au premier plan.

Campé en face du captif, il l'enveloppa d'un regard aigu, il en remplit ses yeux, puis, catégorique :

— C'est ma foi vrai. C'est bien lui.

Et, tremblant de colère :

— Ah ! c'est pour sauver votre peau et jouer impunément les « bibi de 2^e classe » que vous avez rasé votre barbe blonde !... C'est pour pouvoir refuser le combat sans déshonneur apparent que vous vous déguisez ainsi !... Eh bien ! félicitez-vous de mon aveuglement de ce matin !... J'étais fou, ma parole !... Il est vrai que je ne vous ai jamais vu rasé et cela vous change !...

Le Boche n'eut pas un tressaillement. Il niaisa :

— Je m'appelle Muller et je suis brasseur dans le civil. Je n'ai pas répondu ce matin, parce que, n'ayant pas de papiers sur moi, j'avais peur !...

— Peur de quoi ? demanda le capitaine.

— Je ne sais pas !... J'avais peur !... c'est tout !...

— Et maintenant vous n'avez plus peur ?

— Oh ! maintenant que je suis officiellement prisonnier et qu'on m'interroge dans un camp d'aviation, non... non... je n'ai plus peur !... J'ai confiance. Je me montrerai docile, discipliné !... Je travaillerai !...

Le capitaine ricana :

— Je pourrais vous faire ainsi bavarder longtemps, au point de vous rendre ridicule à vos propres yeux, mais j'ai mieux à faire. Vous ne m'égarez pas. Vous êtes bien Otto de Worth. Je vais vous rappeler dans quelles conditions nous nous sommes vus pour la dernière fois. C'était à la cour d'Angleterre, un peu avant le fléau actuel. L'empereur Guillaume II et son fils le kronprinz furent reçus au palais du roi. Je passe et j'arrive à la minute où les hasards du protocole nous mirent, vous et moi, en présence. Nos souverains respectifs échangeaient des présents. J'étais chargé, moi, capitaine Smith, de tenir une épée d'honneur destinée au kronprinz. Quelques instants plus tard, des mains du fils de l'empereur, cette épée passait dans les vôtres comme elle avait été dans les miennes. Voulez-

vous que je vous rappelle les paroles que nous avons échangées ?

Cette affirmation si catégorique, si précise ne modifia en rien l'attitude du prisonnier qui garda son expression vulgaire de brute passive et répéta :

— Je suis brasseur. Mon nom est Muller. Si j'étais prince, je le dirais. Ce serait mon intérêt d'abord, car je serais soumis à un meilleur régime, à un meilleur traitement. Je ne peux pas dire ce qui n'est pas. J'aurais peur. Oh ! oui, j'aurais peur.

— Peur de quoi ?... réitéra le capitaine.

Et le prisonnier niaisa pour la seconde fois :

— Je ne sais pas !... J'aurais peur !... voilà tout.

Fiévreusement Jean d'Athis retira de son portefeuille une photographie et, la tendant au capitaine :

— Voilà le portrait du prince avant la guerre. Raccourcissez les cheveux ; supprimez la barbe, c'est lui !... c'est bien lui !...

Le capitaine était un bon observateur. Il se piquait d'être également bon psychologue.

— Nous allons avoir recours à d'autres moyens, dit-il tout bas à Jean d'Athis.

Puis, se tournant vers le prisonnier :

— L'art de dissimuler est élevé chez vous à la hauteur d'un principe. C'est une vertu nationale.

« Vous venez de nous prouver que vous étiez à l'épreuve de l'injure. Vous n'avez même pas tressailli quand monsieur d'Athis vous a rappelé votre lâcheté.

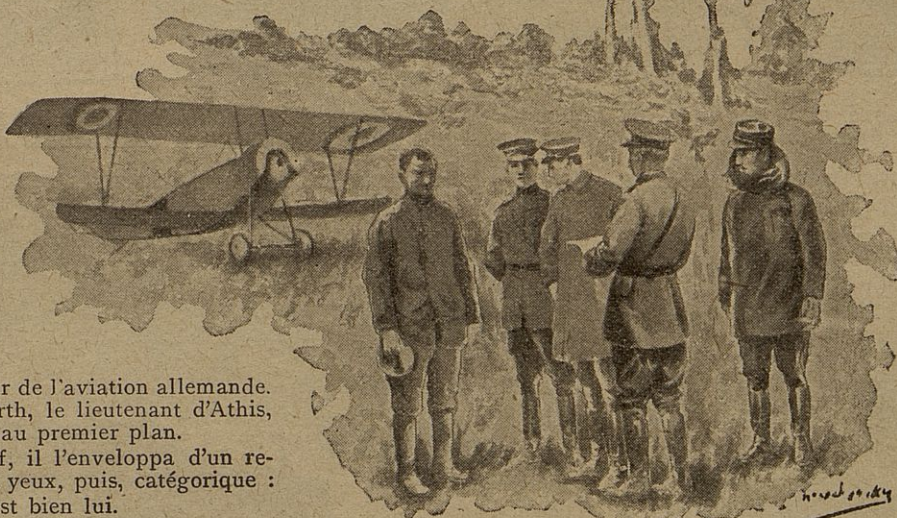
« Vous êtes trempé contre l'évidence. Je viens de vous prouver, clair comme le jour, que je connaissais votre identité. Autant essayer de convaincre une pierre. Démasqué, vous restez buté dans votre rôle de brasseur que vous jouez au naturel. Vous ne faites rien à demi. Noblesse oblige !...

Jean d'Athis renchérit :

— A le voir, il a tout du croquant, rien du prince !

Le sourire du capitaine s'aiguïsa, devint narquois.

— Si vous jouez avec un rare bonheur le rôle de brasseur, prince, vous êtes moins heureux dans celui de mari. Lorsque vous



vintes à la cour d'Angleterre, vous veniez d'épouser une Française d'une incomparable beauté, dont vous paraissiez fort épris.

« Ce mariage ne surprenait pas tant les chauvins qu'il n'attristait les gens de goût. Disproportion d'âge, d'abord ; vous avez dépassé la quarantaine. Disproportion plus choquante encore au point de vue physique, je n'hésite pas à le déclarer devant vous. J'aurais mauvaise grâce à souligner l'air idiot que vous avez trouvé bon de prendre pour me parler, et à vous juger d'après cette apparence. Je tiens pour exagérée et non avenue également cette silhouette de manœuvre mal fait à laquelle vous vous condamnez pour m'égayer, mais, je le déclare en toute équité, pour en arriver à ce modèle parfait de brute exténuée, vous n'avez pas eu fort à faire. Vous êtes naturellement mal fait, laid et lourd. Dame ! pour plaire à la plus belle des femmes, pour se faire aimer d'elle...

Le prisonnier commençait à s'agiter. Il souffla bruyamment. Il s'enhardit enfin :

— Je connais le prince pour l'avoir vu deux fois. Il ne ressemble pas au portrait que vous en faites.

Le capitaine s'épanouit.

— Quel effet vous fait donc le prince, Muller ? Qu'en pensez-vous ? Je serais heureux de l'apprendre de votre bouche.

Le prisonnier, l'œil mauvais, mâcha dans ses dents :

— C'est un bel homme !... un fort bel homme !

Il ajouta avec une satisfaction qui transpirait dans sa hâte à s'exprimer dans le timbre rauque de sa voix :

— C'est un homme terrible aussi, oui, terrible dans ses vengeances. On le dit et je le crois.

— Si jamais on le fait prisonnier, ce sera un homme à garder.

— Oh ! oui, étroitement.

— Merci du conseil. Revenons donc à la jeune et jolie princesse de Worth, toute de grâce, toute de

charme. Pendant son court passage en Angleterre, il parut manifeste qu'elle n'aimait pas son mari. Elle ne le dissimulait même pas assez.

— Aujourd'hui elle vous hait !... lança Jean d'Athis avec une animosité ardente.

Incapable de se contenir plus longtemps, le lieutenant se mêlait pour la seconde fois à la partie qui se jouait entre le prisonnier et le capitaine. Voyant que ce dernier n'en prenait pas ombrage, il vida d'un trait tout ce qu'il avait sur le cœur :

— La princesse est au courant des crimes que vous avez commis contre de faibles femmes, contre des enfants en Belgique, en France et, plus tard, en Serbie. Elle sait que les Français du Nord vous appellent l'incendiaire et les orphelins de Belgrade le boucher !

Le prisonnier s'était peu à peu départi de son attitude neutre et résignée. De vagues frissons l'agitaient. Soudain son regard se durcit ; il redressa sa taille courbée, son dos voûté et, dans une révolte de tout son être, il se trouva agressif et hautain.

— Vous mentez !... fit-il, et je vous défends de parler ainsi de la princesse.

Le capitaine Smith s'interposa :

— L'incident est clos. Nous voilà à peu près fixés ; c'est tout ce je désirais.

Et, se tournant vers son fils et vers Strong, que cette scène captivait, il ajouta pour eux :

— Vous voyez que je ne me vantais pas ?... A-t-il parlé, oui ou non ?

Le prisonnier affectait maintenant une attitude plus dégagée et se donnait plus d'aisance.

— Je prends mon parti de l'aventure, fit-il. Je m'incline. Il ne vous reste plus qu'à me traiter avec les honneurs qui sont dus à mon grade et à mon rang.

Le capitaine lui glissa un œil en coin.

— Vous dites ?

L'Allemand déclara avec assurance :

— Je reconnais que je suis le prince de Worth et je compte sur les égards que l'on doit à un prince.

L'officier anglais éclata franchement de rire.

— Je tenais à me faire une opinion. Officiellement j'ignore qui vous êtes. On n'a pas trouvé vos papiers sur vous. Pourquoi les avez-vous fait disparaître ? Seuls des papiers en règle seraient une preuve en l'occurrence... et encore !... Or vous n'en avez pas. Ce que nous venons de dire ou rien... vous savez...

— Je ne plaisante pas, moi !... se fâcha le prisonnier. Je ne vous permets pas de douter de ma parole.

L'Anglais trancha :

— Baisez ce diapason !... Défendre, permettre, commander ne sont guère le fait d'un ennemi captif.

L'Allemand se radoucit aussitôt, car, prince ou vilain, le Boche ne montre guère les dents quand il se trouve en mauvaise posture. Il dit posément :

— Vous avez réussi à m'arracher la vérité ; vous savez ce qui vous reste à faire.

Le capitaine leva les bras au ciel.

— Vous voilà doux comme un mouton, mais vos prétentions restent les mêmes !... C'est à croire que vous avez des velléités de singer notre humour national.

« Vous voulez rire en effet.

« Quoi !... Vous vous attendez à vous voir traiter comme un prince, là, tout de suite... par moi que vous avez essayé de tromper, d'intimider même... Non. N'y comptez pas. L'humour ne saurait se démarquer par un Allemand, si fin soit-il. Il faut être Anglais, monsieur, pour pratiquer ce genre d'esprit.

« Réfléchissez à votre cas. Il est des plus simples. Interrogé par moi, capitaine Smith, vous déclarez vous appeler Muller et, comme qualité, sans que je vous le demande, vous vous attribuez celle de brasseur, empruntant à cette profession l'allure et le langage qu'elle comporte. Puis, sur un doute bien légitime de ma part, le titre de prince ne semble pas fait pour vous déplaire et vous prenez d'un prince les exigences et l'arrogance. Halte-là ! Un doute subsiste. Jusqu'à preuve du contraire, je m'en tiendrai à votre première version. Moi, au fond, que vous soyez brasseur ou prince...

Le prisonnier eut une deuxième révolte aiguësée de fureur.

— Oui, je suis le prince de Worth, cria-t-il. Vous voulez des preuves ?... J'évoquerai les mêmes souvenirs que vous tout à l'heure. Vous parliez de l'épée d'honneur offerte par le roi George au kronprinz... Eh bien ! oui, cette épée est passée de vos mains dans les miennes ce jour où elle a été donnée et reçue. Je puis même vous dire ce qu'elle est devenue. Sachez que, depuis le début de la guerre, le kronprinz la porte toujours. Cette arme lui rappelle qu'avant la France même, c'est l'Angleterre qu'il veut frapper au cœur.

Le capitaine coupa court à ce verbiage intempestif.

— En attendant, Muller, veuillez me suivre et je vous engage à peser vos paroles, à garder pour vous des menaces aussi stupides qu'irréalisables, sinon vous irez moisir sur la paille humide des cachots.

Et, revolver au poing, l'officier donna le signal du départ.

Docilement, le prisonnier le suivit, flanqué à droite par Strong.

(A suivre.)

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Félix Haulnoi, janvier 1917.

LE FROID A PARIS



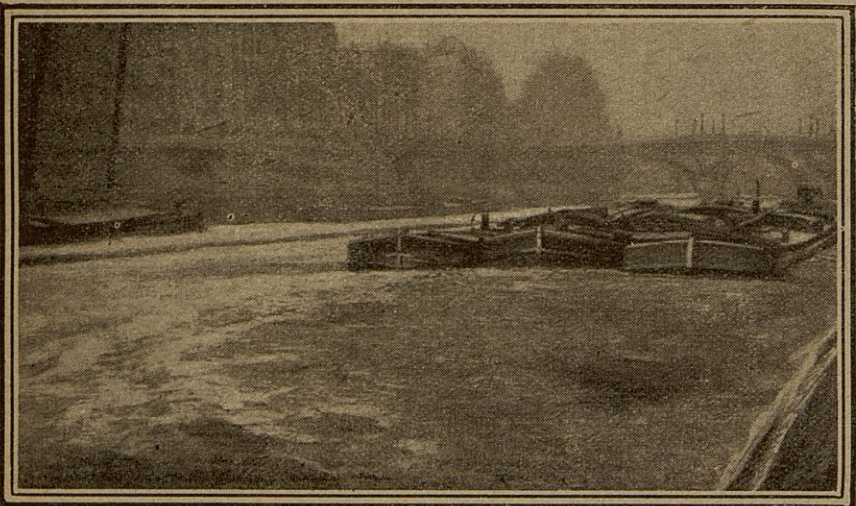
LE PUBLIC ATTEND LA DISTRIBUTION DU CHARBON



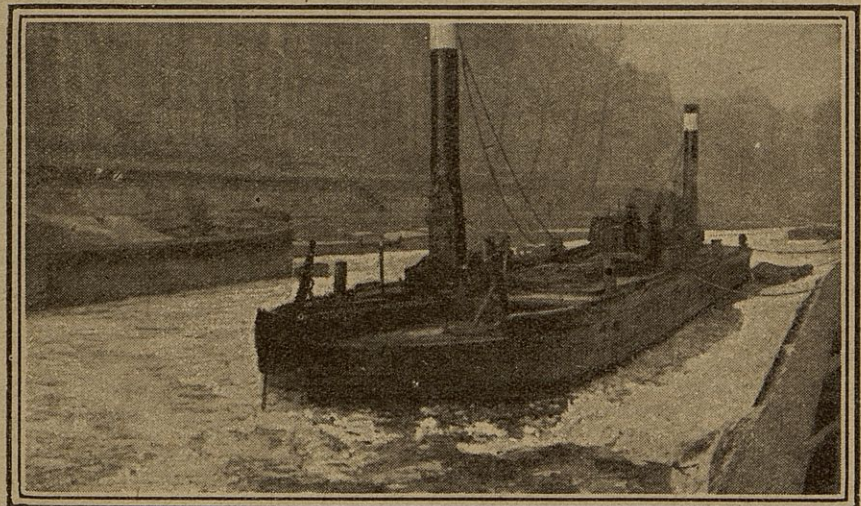
DANS UN CHANTIER REMPLISSAGE DES SACS DE 10 KILOS DE CHARBON



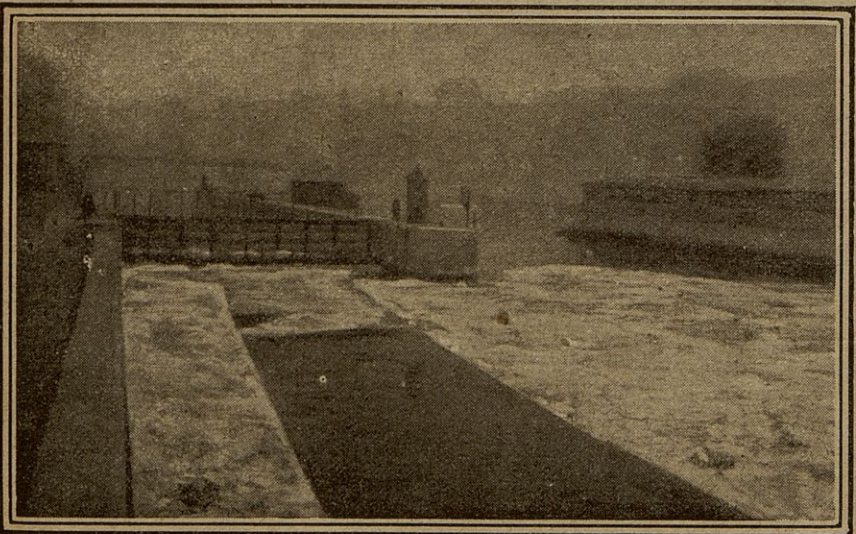
La crise du charbon à Paris a rendu encore plus pénibles les journées de température glaciale de la fin du mois de janvier ; la population a cependant supporté cette épreuve avec d'autant plus de patience qu'elle pensait aux souffrances de nos soldats.



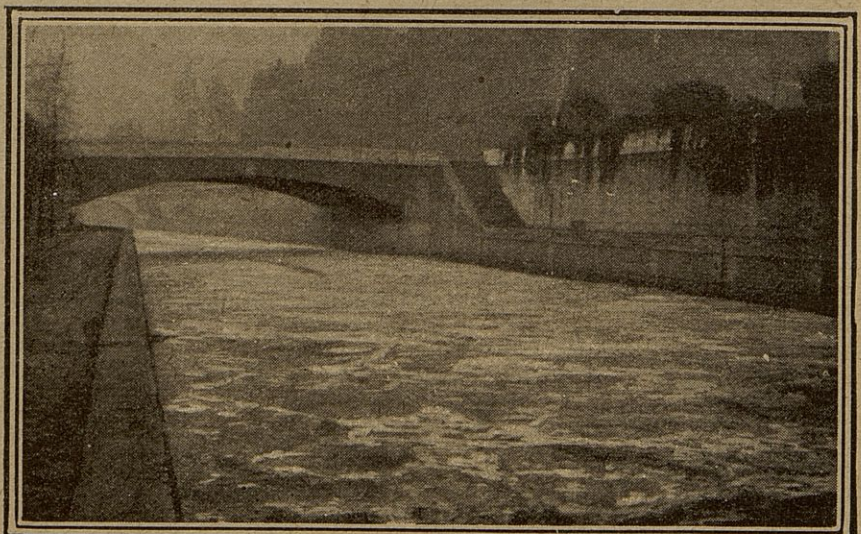
PÉNICHES PRISES DANS LA GLACE DEVANT LE PONT-NEUF



UN REMORQUEUR BLOQUÉ DANS LE PETIT BRAS DE LA SEINE



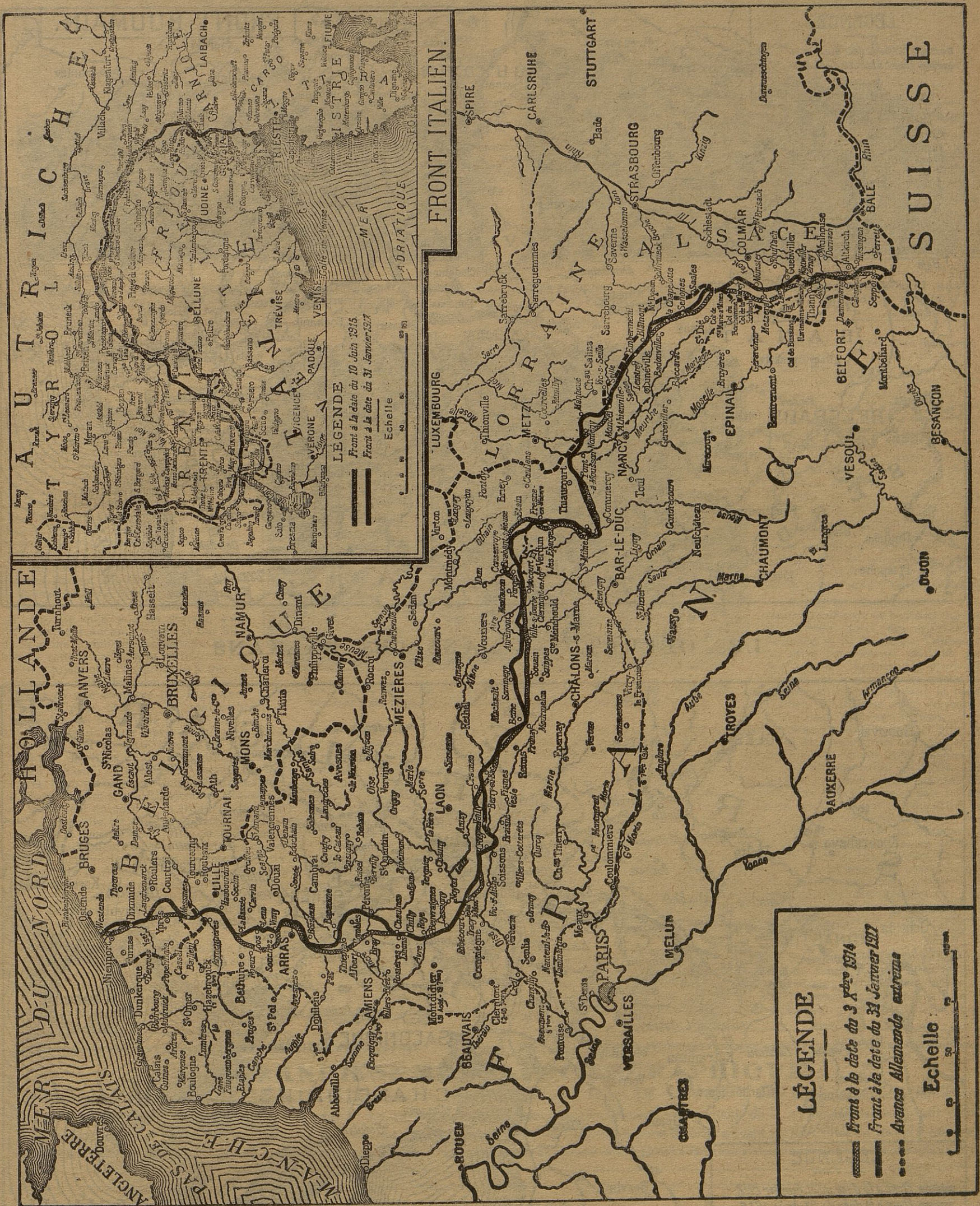
LA GLACE A L'ÉCLUSE DE LA MONNAIE



LA SEINE GELÉE AU PONT AU DOUBLE

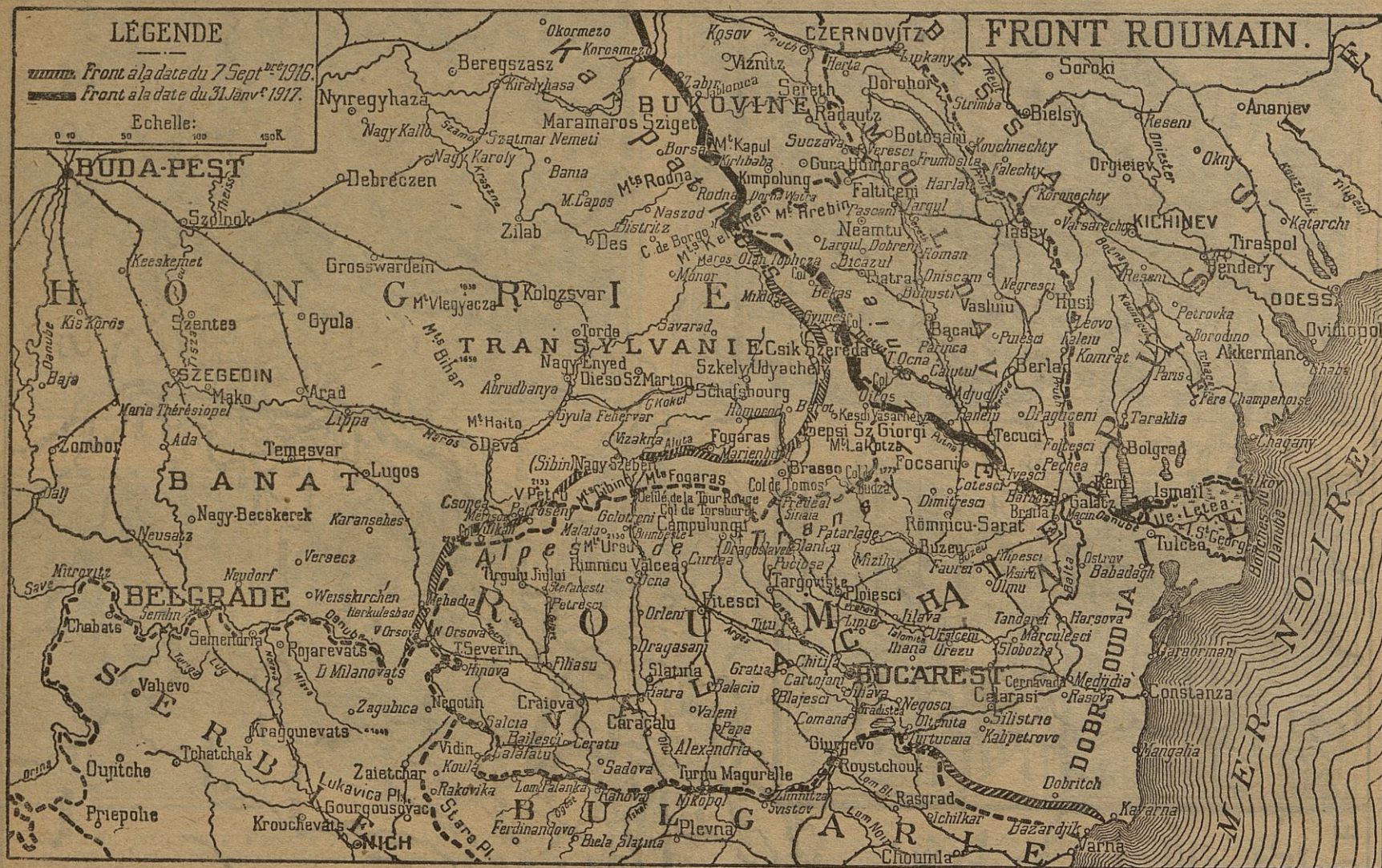
Les derniers jours du mois de janvier ont été marqués par un abaissement de la température qu'on n'avait pas constaté depuis longtemps. La Seine a charrié de gros glaçons et le petit bras du fleuve qui traverse la Cité a été complètement pris.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)

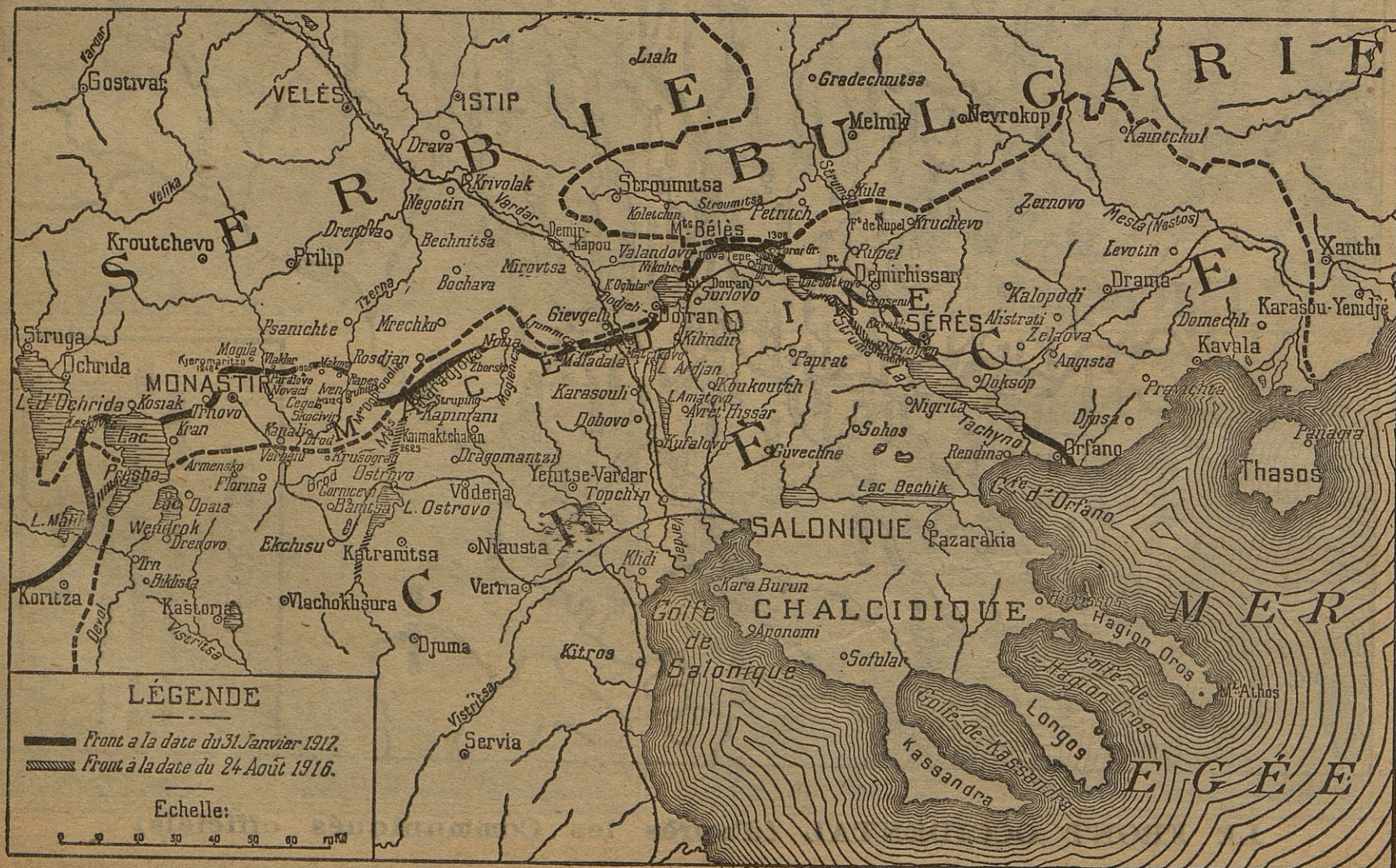


LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

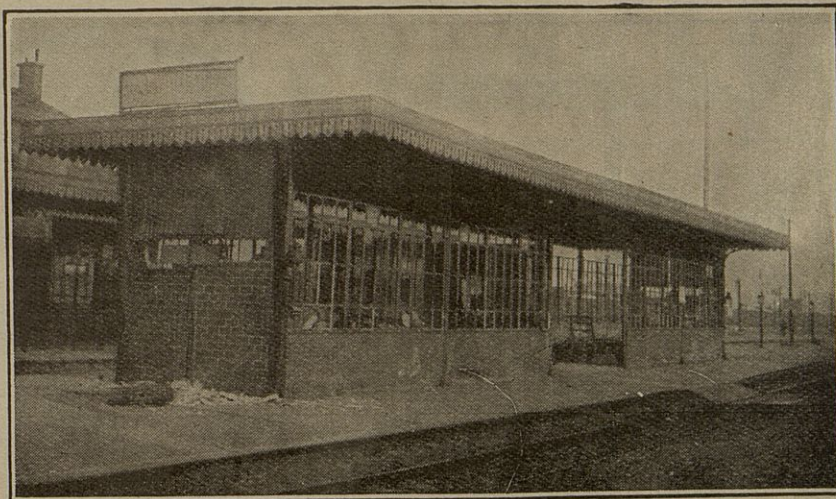
LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LES OPÉRATIONS DANS LES BALKANS



UNE FABRIQUE D'EXPLOSIFS A SAUTÉ



La poudrerie de Massy-Palaiseau a sauté le 28 janvier en trois explosions qui s'entendirent à 20 kilomètres et causèrent aux environs d'énormes dégâts. A gauche : l'usine quelques minutes après les explosions. A droite : la salle d'attente de la station.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAIN. — La lutte continue entre Riga et Mitau, plus acharnée aux abords du village de Kalncem, où les adversaires en présence se disputent les chaussées qui par les deux rives du lac Babit conduisent de Mitau à Riga et à Chlock. Dans cette région marécageuse, praticable tout juste quand de longues gelées ont solidifié le sol, chacun s'efforce de s'assurer les rares bandes de terre ferme sur lesquelles peuvent s'effectuer les mouvements de troupes. Les Allemands d'ailleurs aspirent à reprendre l'étendue du pays que vient de leur enlever Radko Dimitrieff, et à conjurer la menace contre Mitau, qui n'est que suspendue par leur contre-offensive actuelle. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ne font aucun progrès et ont bien de la peine à contenir les Russes. Il y a loin de cette situation à la réalisation des vastes projets que l'on prête — à tort ou à raison — à Hindenburg, et qui consisteraient en une offensive par Riga avec Petrograd pour objectif. Au centre du front russe, on ne signale presque rien : mais les opérations ont repris en Bukovine, où Letchitsky a remporté le 28, dans l'extrémité Sud de cette région, un succès éclatant. Les Russes, ayant pris l'offensive des deux côtés de la chaussée Kimpolung-Jacoby, ont, après un combat acharné, enfoncé sur 3 verstes les lignes fortifiées de l'ennemi et fait plus de 1.100 prisonniers. Ce succès tire en partie son importance de la position de Jacoby, sise sur la Bistritza, au sud-est de Kirlibaba, et à quelques kilomètres seulement au nord de la frontière de Moldavie. La route sur laquelle s'est livrée la bataille est la plus importante de la contrée : elle dessert Kirlibaba et aboutit à Dornavatra ; elle est indispensable aux Austro-Allemands pour leurs ravitaillements de tout un secteur ; en perdant le commandement de cette route, ils perdent les facilités sur lesquelles ils avaient pu compter pour tenter de reprendre la Bukovine. L'on doit signaler un autre succès de nos alliés en Galicie. Le 27, à 10 verstes au sud de Brzezany, ils se sont emparés à la baïonnette de la première ligne de tranchées ennemies qui étaient défendues par des Turcs. Ces derniers se sont bravement battus, mais malgré des contre-attaques acharnées n'ont pu reprendre pied dans les ouvrages perdus et ont subi de lourdes pertes.

Un froid intense règne sur tout le front roumain et entrave les opérations. Ce front paraît d'ailleurs devoir se stabiliser : il est vraisemblable que les Germano-Bulgares ne peuvent plus avancer ; leur ravitaillement est précaire et difficile. Mais les Russo-Roumains ne les laisseront pas prendre en sécurité le repos auquel ils pensent probablement avoir droit. Un communiqué roumain direct nous apprend que le 26, dans la vallée de la Kassina, les Roumains



L'intérieur de la gare de Massy-Palaiseau a également beaucoup souffert de l'explosion ; toutes les vitres ont été brisées.

ont attaqué et, après onze heures de combats acharnés, ont réussi à les rejeter dans le Sud. Rappelons que cette rivière est un affluent de droite du Trotus, à l'est de l'Oituz, au nord-ouest de Focsany.

La ligne du Trotus et du Sereth est très forte, et on suppose que les ennemis, reconnaissant l'impossibilité de la forcer, en aurait retiré une partie de ses forces ; il n'y resterait que quatre ou cinq divisions allemandes, le reste des effectifs se composant d'Autrichiens et de Turcs. Les Bulgares, qui occupaient les lignes au sud de Galatz et dans la vallée du Trotus, n'y seraient représentés que par leur artillerie. Quant à l'armée roumaine, elle a mis à profit les leçons d'une expérience cruelle : elle est aujourd'hui réorganisée et prête à profiter du retour de la belle saison pour engager de nouvelles luttes.

FRONT DE MACÉDOINE. — Le seul communiqué reçu de ce front signale l'arrêt presque total des opérations par l'abondance de la neige. Cependant, le 28, avait été effectué un raid, par les Anglais, sur Cagirmah, au nord-ouest de Bukova, et il y avait eu quelques rencontres de patrouilles dans la région de Koritza. L'artillerie était toujours aussi active dans quelques régions.

Les nouvelles d'Athènes montrent la situation sous un aspect plus favorable. Le transport des troupes et du matériel de guerre grecs dans le Péloponèse sera bientôt terminé. Le nombre d'hommes et de canons dont dispose le gouvernement royal étant connu, la vérification de l'opération est facile. Une détente générale se remarque dans les esprits. Le gouvernement, ayant accepté toutes les obligations édictées par l'ultimatum de l'Entente, a fait les excuses publiques qui étaient exigées de lui. Le 29, devant les contingents alliés massés sur la place du Zappéion, les troupes de la garnison d'Athènes, sous le commandement du général Hermakis, ont défilé en saluant les drapeaux alliés en signe de réparation de l'attentat du 1^{er} décembre. Une salve de 21 coups de canon a été tirée. 2.000 soldats hellènes environ, représentant l'armée, ont pris part à la cérémonie qui s'est déroulée en présence de détachements des armées des quatre grandes puissances, des amiraux, des chefs militaires et des ministres de l'Entente. Il reste encore quelques questions, posées par l'ultimatum, à régler ; mais le plus gros est fait, et le blocus sera incessamment levé, à la grande satisfaction de la population, qui commence à trouver funeste la politique suivie par le gouvernement à l'égard de l'Entente.

FRONTS D'ASIE. — Les opérations en Mésopotamie ont repris une certaine place dans nos préoccupations, à cause de l'embarras où elles mettent les Turcs, obligés d'entretenir des effectifs nombreux sur ce théâtre de la guerre. L'armée anglo-indienne du général Mande, ayant recommencé à agir contre Kut-el-Amara, est arrivée près de cette place qu'elle cerne de deux côtés.

NOTRE PRIME

AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, le **bon-prime** inséré dans ce numéro, à la page iv des annonces, en y joignant, en mandat-poste, le montant de la commande suivant tarif réduit indiqué sur ce bon. Nous acceptons les photos défectueuses ou à transformer avec un léger supplément de prix, suivant les difficultés du travail à exécuter.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 120 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 5 et intitulé : « Sur les bords de l'Yser. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



Le sucre ne sera plus raffiné.
(Les Journaux.)

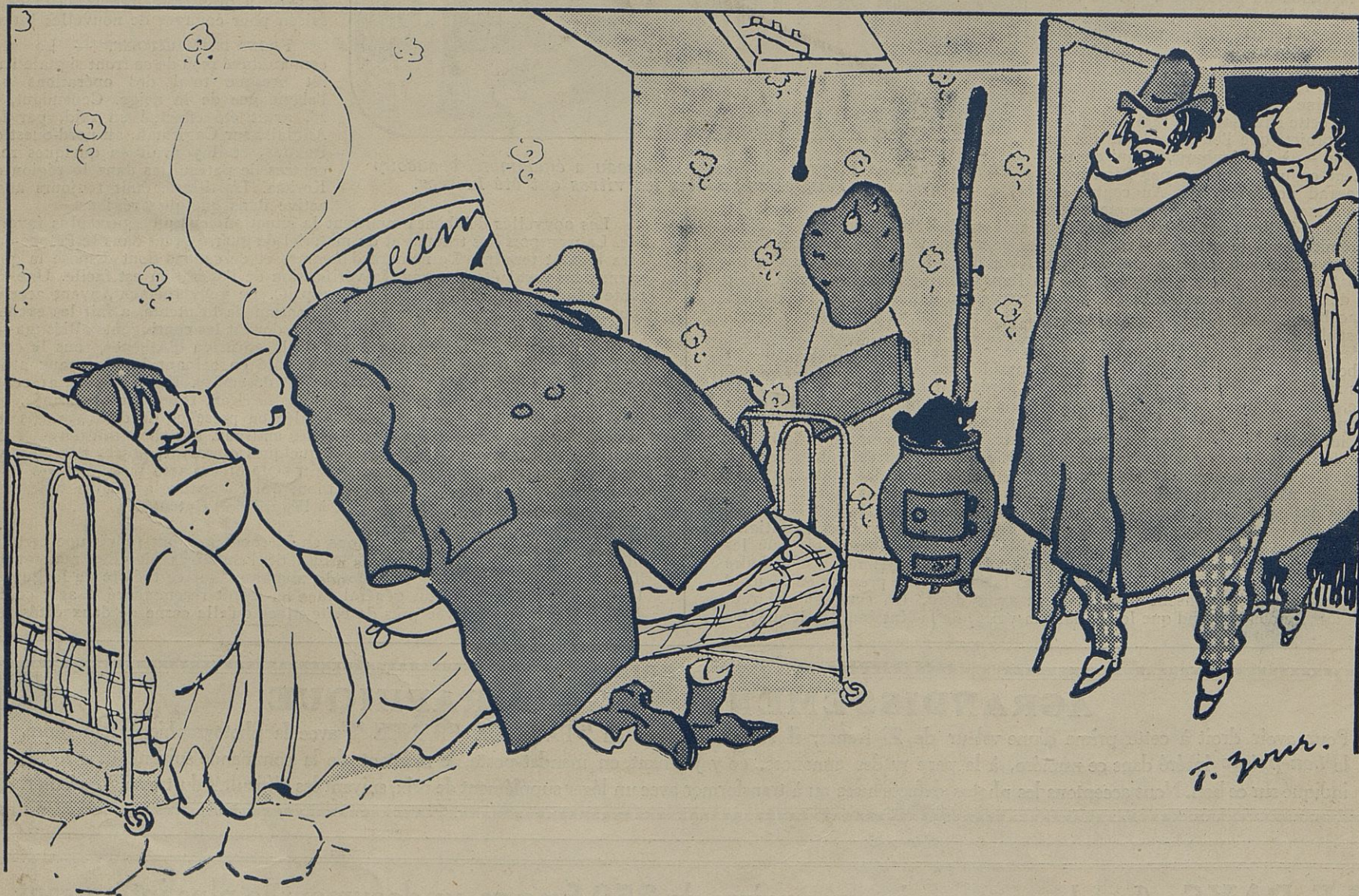
GUERRE AU LUXE !

— Et puis, vous savez, elle n'est guère raffinée...
— C'est peut-être défendu, comme le sucre...



CHEZ LES NEUTRES

LE BOCHE. — Notre gouvernement ! quelle merveille !
un vrai puits de science...
— Sans la vérité, bien entendu !



LE BON TRUC

— Encore couché !... T'es malade ?...
— Non, j'ai résolu la crise du charbon...